l'inspiration la plus conventionnelle, presque scolaire, à la pièce originale et talentueuse. Le plus grand nombre d'entre eux étant des docteurs en médecine de premier ordre, membres d'académies et d'honorables institutions, la collection permet de se faire une idée assez précise de ce que pouvait être la formation académique et littéraire délivrée dans les universités.

En définitive, on ne peut qu'encourager curieux et spécialistes à parcourir cette somme. Ils y trouveront le plaisir de la découverte et l'inspiration pour bien des travaux.

Frédéric Le Blay.

Histoire littéraire

Hélène Vial (dir.), *Les Sirènes ou le Savoir périlleux. D'Homère au xxie siècle* (Collection « Interférences ») : Presses Universitaires de Rennes, 2014, 352 pages.

Issu d'un colloque international qui s'est tenu en mars 2013 à Clermont-Ferrand, ce recueil s'inscrit dans le cadre d'un programme transversal que le CELIS (Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique) de l'université Blaise Pascal consacre aux « enjeux des savoirs : héritage, transmission, pouvoirs » ; il s'agit ici du premier volet du projet « Mythologies des savoirs : de l'ivresse aux dangers ». Le parcours littéraire qu'il propose autour du rapport entre les sirènes et les périls de la connaissance se présente comme « un itinéraire critique et poétique qui se veut curieux de toutes les rencontres », sans prétendre à une quelconque « exhaustivité » (p. 14), de toute façon impossible s'agissant d'un mythe aussi riche, tant par sa nature que par ses ramifications. Il offre cependant un parcours varié au lecteur, qui prend plaisir à la découverte de cet ouvrage dirigé par une latiniste renommée dont on connaît par ailleurs la finesse intellectuelle et la rigueur de la pensée.

L'ouvrage se divise en deux parties d'égale longueur, l'une consacrée à la naissance et à l'évolution du mythe dans l'Antiquité gréco-latine, l'autre aux mutations qu'il a subies dans la littérature française, du Moyen Âge au xxie siècle. Les trois premières contributions portent sur l'hypotexte homérique (*Odyssée*, XII, 36-200 et XXIII, 326), et elles mettent en lumière le lien qui unit mémoire et oubli ainsi que la dimension métapoétique du passage, qui code la puissance de séduction de l'*Iliade* (Pucci, p. 21-29) ; la tension entre épopée et poésie mélique (Perceau, p. 31-50) ; le risque de l'immobilité (Dingremont, p. 51-62). C'est ensuite l'évolution du mythe dans la littérature grecque qui retient l'attention, des Sirènes funéraires et de leur suicide dans l'art et les textes (Nova, p. 65-78) jusqu'à leur lien avec le symbolisme, paysager et poétique, de l'île dans *Les Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes (André, p. 97-113), en passant par leur rapport aux limites, qui fait d'elles des figures de l'entre-deux (Soussan, p. 79-96). Il se tisse ainsi des échos mythiques signifiants, notamment avec les Muses, qui, comme le montre Semenzato dans son intéressante analyse, ont un rapport finalement assez semblable au savoir et à ses dangers (p. 117-131), mais aussi avec Narcisse, victime, comme Ulysse, du mirage fascinant de la beauté (Arnaud, p. 133-148). À Rome, les Sirènes sont, chez Cicéron (*De finibus*, V, 49) au service d'une argumentation philosophique, entre aristotélisme et stoïcisme (Lévy, p. 151-159), tandis que, dans la poésie ovidienne des *Métamorphoses* (V, 552-563), elles apparaissent comme un double positif du poète qui

déplace les dangers du savoir sur les Piérides, donnant ainsi à ces figures de l'hybridité une dimension emblématique forte (Vial, p. 161-174).

Lorsqu'elles quittent l'Antiquité pour entrer dans le Moyen Âge, les Sirènes connaissent une mutation essentielle : leurs ailes deviennent des queues (*Liber monstrorum de diuersis generibus*, VII^e^-VIII^e^ siècles) sans que cela leur fasse perdre totalement leur nature de femmes-oiseaux, et leur mythe se déchiffre à la lumière de la nouvelle spiritualité. Ainsi, dans le *Physiologos* grec, leur hybridité fait sens à trois niveaux d'opposition, entre paganisme et christianisme, entre hérésie et orthodoxie, entre rhétorique et philosophie (Angelini, p. 179-192), tandis que, chez Dante, elles transcrivent la nécessité d'une connaissance fécondée par la foi chrétienne (Scafoglio, p. 193-203). À la Renaissance, elles sont figures de savoir et, comme Parthénopé chez Pontano, image de la douceur harmonieuse d'une terre, la Campanie, et d'une poésie sensuelle en laquelle s'incarne l'idéal d'*humanitas* de l'auteur (Casanova-Robin, p. 207-222), tandis que, chez Forcadel, elles prennent une signification morale (Hervé, p. 223-235). Ce sont elles encore qui, dans le roman de Diderot, *La religieuse*, éclairent le pouvoir de fascination mortifère d'une héroïne qui, dans sa quête d'identité, sé-duit et détruit (Landolsi, p. 239-253) ; ce sont elles toujours qui irriguent la poésie de Mallarmé, entre promesse de plaisir poétique et voile obscurcissant (Oueslati, p. 255-264), elles qui charment Robbe-Grillet, contraint dans *Un régicide*, de mettre à mort ces figures dangereuses du fascinant et trompeur pouvoir de la fiction romanesque (Rousseau, p. 265-277), elles enfin qui réapparaissent dans *Les fous de Bassan* (1982), roman dans lequel Anne Hébert reconfigure le conte d'Andersen (Trujic, p. 279-288), non sans emprunter également, me semble-t-il, à la figure mythique de l'*Ondine* et à la réécriture de Giraudoux. Ces exemples attestent de la vitalité d'un mythe qui unit quête existentielle, désir philosophique de savoir, malgré les dangers, et innovation poétique et ils témoignent de son enracinement dans la littérature et dans le folklore. C'est particulièrement vrai dans la Grèce moderne, où le terme de Σειρήνα (à sens homérique) cohabite avec celui de Γοργόνα (femme-poisson), attestant ainsi linguistiquement de la force d'attraction-répulsion du savoir des Sirènes (Tentorio, p. 291-306). De fait, celles-ci se sont démultipliées dans la société moderne, comme le montre Spina, qui, voyant en elles non plus seulement « un mythe de l'échec » mais aussi « un mythe inachevé », nous invite à prendre en compte le point de vue des Sirènes, qui représentent un danger plus pour elles-mêmes que pour les autres (p. 307-317).

On le voit, il s'agit d'un ouvrage particulièrement stimulant, bien construit et nourri d'un dialogue parfois subtil entre les différentes contributions : ainsi, l'unique mention des Sirènes chez Cicéron, analysée par Lévy, trouve des échos chez Dante (p. 197) ou chez Pontano (p. 217) et réapparaît dans l'étude qu'Arnaud fait du mythe de Narcisse ; le fragment de Sophocle, qui fait des Sirènes des « filles de Phorkys » (fr. 861 Radt), nourrit les analyses de Nova sur la mort des Sirènes (p. 69-70) et de Tentorio sur la Sirène-Gorgone de la Grèce moderne (p. 295) ; de même, la tentation d'ὕβρις que véhicule le savoir séduisant des Sirènes est mis en relation à la fois avec les « trans-gressions du savoir et de l'espace » (Soussan, p. 84) et avec les dangers propres aux Muses et aux Sirènes (Semenzato, p. 125). Au vu des qualités du volume et de la cruelle absence d'un lexique de synthèse, même sommaire, il est vraiment dommage que ces multiples échos, dont je n'ai donné que quelques exemples, n'aient pas été au moins mis en lumière par les auteurs (seuls, me semble-t-il, Perceau, p. 32, n. 6 ; Angelini, p. 182, n. 10 ; et Rousseau, p. 295, n. 1, l'ont fait). Cela aurait facilité la navigation, renforcé la cohésion de l'ensemble et mis en lumière le rôle structurant joué par ce mythe dans l'épopée homérique : les Sirènes et leur savoir (deux aspects mis en valeur dans le titre par la typographie et par la majuscule au terme « savoir », à laquelle on ne sait trop quelle signification

précise donner) s'inscrivent dans une réflexion sur le péril séduisant de la connaissance, péril incarné avant elles par Circé et, après elles, par Calypso, trois variantes du risque, pour Ulysse, de sombrer dans l'oubli et de ne plus exister en tant que héros épique, comme l'ont montré plusieurs communications, qui s'inscrivent dans la droite ligne de l'analyse de J.-P. Vernant à propos de Calypso (« Figures féminines de la mort en Grèce », dans *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne* : Paris, Gallimard, 1989 [1982], p. 131-152). D'autre part, un lexique aurait permis au lecteur de retrouver facilement un auteur ou une étude et de vérifier certaines de ses intuitions, par exemple sur le lien entre les Sirènes et Dionysos, tel qu'il se devine peut-être dans l'épisode des femmes-vignes des *Histoires vraies* de Lucien, ou sur le symbolisme sexuel des « prairies » des Sirènes (cf., à ce sujet, E. Cantarella, *Ithaque. De la vengeance d'Ulysse à la naissance du droit* : Paris, Albin Michel, 2003, surtout p. 196-197 et A. Motte, *Prairies et jardins de la Grèce antique. De la religion à la philosophie* : Bruxelles, Mémoires de la classe de lettres de l'Académie royale de Belgique, 2e série, 71/5, 1973).

C'est donc un parcours extrêmement stimulant que propose cet ouvrage de qualité, qui a beaucoup à nous apprendre ; en butinant au gré de sa sensibilité les fleurs érudites qui lui sont offertes, le lecteur est amené à s'interroger non seulement sur le mythe antique mais aussi sur les fondements de notre société, dans laquelle la multiplication des Sirènes transcrit peut-être une dangereuse fragmentation du savoir, une mortelle séduction de l'apparence vide de sens…

Christine Kossaifi.

Sylvie Perceau et Olivier Szerwiniack (dir.), *Polutropia : d'Homère à nos jours* (Collection « Rencontres », n° 72) : Paris, Classiques Garnier, 2014, 588 pages.

Tel est le titre que porte la première de couverture de cet ouvrage qui s'avère être des *Mélanges offerts à Danièle Aubriot*, comme le lecteur le découvre, en petits caractères, au verso de la page de faux titre ; mais, entre la photographie de la bénéficiaire dans sa bibliothèque et la courte préface d'hommages que lui rédige Paul Demont (p. 11-13) s'intercale une autre dédicace, qui concerne trois collègues décédés en 2009 (Daniel Babut et Sir Hugh Lloyd-Jones) et 2010 (Jacques Brunschwig), ainsi que des « parents partis prématurément et plus particulièrement : *In matrum memoriam* ». Ce livre qui paraît également « après de longues et terribles maladies » est l'ombre portée de la mort sur tous les travaux universitaires et toutes les recherches intellectuelles ; il nous rappelle opportunément que toutes les complicités affectives et tous les échanges amicaux sont destinés à s'effacer dans le néant. Car, même si la *memoria* est assurément une forme de consolation, elle l'est uniquement pour ceux qui restent : ceux qui sont partis sont à tout jamais *de l'autre côté*, d'où l'émotion que l'on ressent à lire leurs analyses et à entendre leurs voix, venues, à proprement parler, de l'au-delà.

Après une bibliographie de Danièle Aubriot-Sevin (Professeur émérite de grec à l'université de Picardie-Jules Verne) et une introduction de présentation des trente contributions (p. 19-27), l'ensemble s'organise en deux parties qui reflètent les deux axes de recherche majeurs de D. Aubriot : « Prière et religion » (sujet sur lequel portait sa thèse d'État en 1990, synthétisée dans *Prière et conception religieuse en Grèce ancienne jusqu'à la fin du ve siècle avant J.-C.*, paru en 1992), « Mythes et littérature : les Grecs et leur héritage ». Le premier moment commence par une série de remarques sur les problèmes textuels que posent les *Euménides* d'Eschyle (Sir Lloyd-Jones, p. 31-37). Il se continue par une étude des caractéristiques de la

figure d'Hermès dans l'épopée homérique et notamment de son lien avec l'au-delà (P. Wathelet, p. 39-64, dont l'analyse sur la dimension initiatique du dieu peut se compléter par celle de Florence Majorel, « Hermès ou le mouvement spiralé de l'initiation », *BAGB*, 2003/1, p. 53-81). G. Hoffmann étudie ensuite la notion d'*agalma* chez Hérodote (p. 65-77), tandis que Cl. Calame montre que les noms des divinités leur permettent d'exister narrativement et rituellement, mais peuvent aussi refléter un changement historique et avoir ainsi une valeur étiologique, comme dans l'*Érechthée* d'Euripide (p. 79-95). É. Scheid-Tissinier éclaire les mécanismes de la vengeance divine (p. 97-121), tandis que S. Perceau et A. G. Wersinger (p. 123-149) récusent la notion de sacrifice grec, abusivement utilisée pour désigner la *thusia*, la cérémonie d'abattage rituel d'un animal ; elles soulignent également l'importance de la « logique du couteau », de laquelle dépend « la notion même de genre, transversale à la poétique et à l'anatomie » (p. 131). La religion est ensuite abordée sous l'axe de la philosophie épicurienne, avec le problème posé par l'existence de dieux immortels au sein d'un univers formé de conglomérats d'atomes nécessairement destinés à se défaire : les divinités, « immunisées » par leur éloignement du monde, échappent à la mortalité par un processus de compensation de l'érosion par « afflux sans cesse renouvelé d'*images* » (p. 155), et Épicure croyait véritablement en eux (D. Babut, p. 151-180). La grande prière catonienne à Mars permet à Ch. Guittard de s'interroger sur l'existence d'un verbe *piaculare* en latin (p. 181-196). Dans son intéressante étude, J. Champeaux présente la façon dont, sous l'influence de Varron, l'antique déesse de la victoire, Vica Pota, s'est dédoublée en divinités de la nourriture et de la boisson (Arnobe), non sans recevoir de Sénèque (*Apocoloquintose*) un fils, Diespiter (p. 197-209). O. Szerwiniack propose « une version augmentée de l'hymne *O qui perpetua mundum ratione gubernas* de Boèce », figurant dans le manuscrit Amiens, L'Escalopier 2C, fol. 11 ter recto (p. 211-222), tandis que M. J.-L. Perrin donne le texte et la traduction d'une prière de Hraban Maur (fin de *l'In honorem sanctae crucis*), placée sous le patronage d'Alcuin (p. 223-236). C. Gros étudie le royaume de Sarras dans l'*Estoire del Saint Graal*, 61-152 (p. 232-258) et, pour finir, M.-Chr. Gomez-Géraud montre comment la Bible accompagne les pèlerins de Terre Sainte du IV^e^ au XVIII^e^ s. (p. 259-277).

La deuxième partie, centrée sur les mythes littéraires grecs et leur héritage, débute par une analyse de la symbolique du cadavre d'Hector, moyen d'un cheminement vers la « jouissance de la reconnaissance » entre Achille et Priam (p. 298), corrélative d'un droit reconnu à Hector d'être « un beau corps » (D. Bouvier, p. 281-300). C'est l'agrafe du manteau d'Ulysse (*Od*., XIX, 221-235, et non 245-233, comme indiqué p. 301), entre description et narration, qui fait l'objet de l'article suivant (Fr. Létoublon, p. 301-309), prolongé par une étude de la relation subtile qu'Homère tisse, dans l'*Odyssée*, entre Ulysse et Pénélope, grâce au double sens du terme ἱστός, montant d'un métier à tisser et mât d'un navire (J.-M. Renaud, p. 311-323). É. Foulon s'intéresse à la figure de la Chimère chez Homère et Hésiode (p. 325-345). C. Michel montre que le carrefour des Trois-Routes dans l'*Œdipe roi* de Sophocle « modélise » le parricide et l'inceste (p. 352), allant jusqu'à voir une tentation incestueuse dans le désir qu'a le héros de « toucher » ses filles (p. 347-356). P. Schmitt-Pantel étudie, avec Tantale, Phinée et Érysichthon, trois cas de comportement alimentaire déviant par rapport à la norme sociale du banquet (p. 357-371 ; l'analyse peut être complétée par A. Montandon (dir.), *Mythes sacrificiels et ragoûts d'enfants* : Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2012). Sont ensuite abordés le rire de Cyrus dans un passage de la *Cyropédie* de Xénophon (VIII, 4, 18-23, P. Demont, p. 373-377) et la valeur des impératifs dans certaines *Idylles* de Théocrite (O. Mortier-Waldschmidt, p. 379-391, qui, étrangement, donne à Boucaios le nom de Macaios, p. 385). A. Motte analyse avec finesse et de façon

développée les liens qui unissent l'*Alcibiade* au *Phèdre*, dialogues platoniciens dans lesquels il lit deux initiations (au sens religieux) à la philosophie, par la médiation de la puissance divine d'Éros (p. 393-440). J. Brunschwig montre comment Goldschmidt critique et nuance avec subtilité certaines des thèses de Guéroult, dont il n'est donc pas le « disciple » admiratif (p. 441-474). Sont pour finir évoqués trois peuplades de la mer Baltique, entre réalité et fantaisie (S. Antès, p. 475-488), l'utilisation d'éléments grecs dans le récit fantastique (L. Ruiz, p. 489-495), la place didactique et littéraire du latin dans l'œuvre de J. Verne (analyse fine et éclairante de M. Crampon, p. 497-513), les filles-fleurs du *Parsifal* de Wagner, entre inspiration médiévale et bouddhique (B. Buschinger, p. 515-527), la notion de suicide supérieur chez Camus, telle que la représente Kirilov (personnage des *Démons* de Dostoïevski) dans le *Mythe de Sisyphe* (E. Kouchkine, p. 529-549), les origines gréco-romaines et la formation de la locution *brûler ses vaisseaux* en français contemporain (A. Balibar-Mrabti, p. 551-572) et le lien entre hellénisme et sociolinguistique (J.-M. Éloy, p. 573-577). Suit, en guise de conclusion, un index des auteurs et des œuvres anonymes (mais non des notions).

On le voit, il s'agit d'études extrêmement variées et parfois reliées entre elles de façon très ténue. Les éditeurs font de cette diversité la marque de « la *polutropia* des centres d'intérêt » (p. 19, et également p. 27), mais le lecteur ne peut se défendre de l'impression que cette notion, que le titre présente comme étant au cœur de la réflexion, et qui n'est pourtant jamais définie ni analysée, sert d'unificateur commode ; car la *polutropia* ne se réduit pas à la diversité, elle implique aussi, notamment à travers l'Ulysse homérique, les notions de μῆτις, de versatilité (hermétique), de jeux intertextuels (cf., à ce sujet, P. Pucci, *Ulysse* Polutropos. *Lectures intertextuelles de l'*Iliade *et de l'*Odyssée : Lille, Presses de l'Université Charles-de-Gaulle Lille III, 1995). Si ces aspects ont été assurément abordés par certaines contributions, d'autres répondaient davantage aux exigences des mélanges en l'honneur de D. Aubriot. C'est peut-être cette double orientation, entre *polutropia* et mélanges, qui pose problème. Cela dit, l'ouvrage est d'une lecture agréable (il ne comporte que très peu de coquilles) et enrichissante ; il propose des analyses généralement fines, voire ingénieuses, qui donnent à la dédicace sa force signifiante, *vivitur ingenio, caetera mortis erunt*. Le « voyage au long cours » qui nous est proposé « au départ des rivages antiques » (p. 19) vaut assurément le détour, même s'il arrive que la tempête secoue le vaisseau…

Christine Kossaifi.

Gregory O. Hutchinson, *Greek to Latin, Frameworks and Contexts for Intertextuality* : Oxford, Oxford University Press, 2013, 438 pages.

Partant du constat que l'intertextualité entre la littérature grecque et la littérature latine fait plus l'objet d'études partielles que de synthèses, G.O. Hutchinson propose une réflexion sur elle, en explorant son contexte concret et intellectuel, tout au long de quatorze chapitres répartis en quatre parties.

Une première partie, intitulée énigmatiquement « Time », montre, à partir de très nombreuses citations, que les auteurs latins se situent eux-mêmes dans la continuité historique des auteurs grecs (ce qui n'exclut pas l'émulation, bien au contraire) ; cette continuité s'appuie sur une distinction flottante entre les Anciens et les Modernes, et sur des discussions, dans chaque genre littéraire, pour savoir non seulement qui est le premier, mais aussi qui est le meilleur : c'est parfois une véritable guerre littéraire qui est livrée entre Rome et la Grèce. Mais les compétiteurs ne sont pas toujours les

mêmes, et les champions mis en avant à une époque peuvent descendre de leur piédestal à l'époque suivante. La seconde partie (« Space ») est consacrée aux contacts concrets que les Romains pouvaient avoir avec les Grecs : nous partons donc pour un tour de la Méditerranée. D'abord à Rome même : on voyait l'hellénisme dans les théâtres, les bibliothèques, auprès des Grecs établis dans la Ville devenue capitale (les expulsions de philosophes sont seulement anecdotiques) ; tout cela avec le patronage des élites ou de l'empereur : nombreux sont les exemples de villas de riches Romains peuplées de Grecs. La Grande-Grèce, sous la domination romaine, n'a pas perdu son éclat intellectuel, et son intégration politique entraîne celle de son hellénisme. Ville universitaire, Athènes reste la cité grecque que tout jeune Romain doit fréquenter. Chaque lieu du reste de la Grèce apporte aux touristes un souvenir historique et mythologique. Rhodes, les cités d'Asie Mineure, Marseille et Alexandrie sont les centres culturels qu'a fréquentés une longue liste de Romains. Des références précises permettent à G.O. Hutchinson d'évaluer, pour chaque endroit, l'importance et la nature (on ajoutera, dans de nombreux cas, l'ancienneté) de sa fréquentation par ces Latins friands de culture.

La troisième partie (« Words ») commence par insister sur les points de passage entre les deux langues différentes : un catalogue des prosateurs et des poètes romains qui ont écrit en grec, ainsi que de nombreux exemples d'emprunts de mots (surtout techniques, d'ailleurs) montrent le prestige de la langue d'Homère et Platon. Mais ce sont surtout les phénomènes de traduction et d'imitation qui prouvent ce prestige. Il n'était pas possible d'être exhaustif ; G.O. Hutchinson donne des exemples du triangle imitatif (un Grec imité par un Latin, lui-même imité par un autre Latin) : l'arrivée d'Hannibal en Italie (Polybe, Tite Live et Silius Italicus) ; le départ maritime (Apollonios de Rhodes, Virgile, Valérius Flaccus) ; la pastorale (Théocrite, Virgile et Calpurnius). On assiste à des modernisations, telle celle de Médée (Euripide, Ennius et Sénèque), ou des re-créations (Cicéron adaptateur du *Timée* de Platon). Un tronc commun donne plusieurs branches stylistiques : les descriptions des dents des chevaux ont des prolongements, d'Aristote à Pline, en passant par Varron et Columelle ; la constellation du Serpentaire déploie ses méandres à travers Aratos, Cicéron, Germanicus et Manilius ; la peste d'Athènes de Thucydide vient contaminer Lucrèce et Ovide.

La quatrième partie, dans laquelle deux chapitres sont consacrés à la prose et trois à la poésie, étudie les relations du grec au latin dans les différents genres littéraires. Ainsi sont abordées les questions des rythmes oratoires et des types de sujets dans la prose historique, les discours et la philosophie (« super-genres » qu'il faut bien entendu subdiviser) ; puis leurs « socles » (si je traduis bien le concept de « grounds », p. 249, n. 1), c'est-à-dire l'énonciateur, le destinataire, le lieu, la date etc., avec cette nuance, que la littérature finit toujours par échapper aux intentions premières des écrivains. Du côté de la poésie, l'hexamètre, inventé par les Grecs pour leur propre langue, est passé en latin avec des « grounds » qui ont forgé l'identité latine : G.O. Hutchinson passe en revue espace, intertextualité, histoire littéraire et contamination poétique.

Le résumé ci-dessus ne donne qu'une pâle image d'un livre extraordinairement riche, dont la démarche, pour aborder l'hellénisme de la littérature latine, se signale par sa rigueur et son originalité. Au lieu d'une banale constatation des faits intertextuels, l'auteur recherche les conditions dans lesquelles ils ont pu se produire, avant d'en étudier les modalités : on commence ainsi par les contacts concrets pour progresser vers les cadres plus abstraits de l'imitation. On aurait pu craindre qu'une telle étude tombe dans les généralités, mais G.O. Hutchinson s'appuie sur une documentation gigantesque et des citations toujours précises, en faisant preuve d'une érudition quasi illimitée : on assiste à un stupéfiant feu d'artifice de références pertinentes.

L'*index locorum* final (suivi d'un index général), déjà de bonne taille (17 p.), ne recense que les passages commentés : s'il avait repris toutes les références, il aurait été peut-être cinq fois plus long ! La bibliographie occupe cinquante pages, en petits caractères. Seul regret : les études de M. Dubuisson sur le bilinguisme latin-grec n'y figurent pas. Au total, l'ouvrage de G.O. Hutchinson, avec des titres de parties qui entretiennent le suspens, fournit tous les moyens pour comprendre comment la continuité entre littérature grecque et littérature romaine a abouti à une culture commune.

Bruno Poulle.

Jean Schneider (dir.), *La lettre gréco-latine, un genre littéraire ?* (Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, n° 52, série littéraire et philosophique, n° 19) : Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2014, 336 pages.

Contrairement à ce pourrait laisser penser un titre à fois interrogatif dans sa forme et précis dans son contenu, cet ouvrage n'est pas la monographie d'un auteur unique organisée autour d'une réflexion théorique sur le genre épistolaire antique, mais un recueil collectif. Il regroupe, entre un long avant-propos et une conclusion beaucoup plus brève, treize études, comptant entre quatorze et cinquante-huit pages, accompagnées chacune d'une bibliographie et éventuellement complétées par quelques illustrations. Elles sont issues d'exposés présentés, par autant d'universitaires français, à l'Université Lumière-Lyon 2, au cours d'un séminaire qui, selon les termes employés p. 9, « s'est développé, entre 2007 et 2011, dans le cadre de l'UMR 5189 (Histoire et Sources des Mondes Antiques) ». Il n'est pas inutile d'en rappeler dès l'abord les titres, indiqués dans l'ordre de leur apparition et du sommaire initial : « Lettres privées grecques sur plomb et céramique » (Jean-Claude Decourt) ; « Lettres de soldats romains » (Frédérique Biville) ; « Lettres de médecins » (Isabelle Boehm) ; « L'art épistolaire de Libanios au service de ses élèves » (Bernadette Cabouret) ; « La lettre dans la lettre ; affleurement de remarques sur l'épistolaire dans la correspondance de Fronton » (Rémy Poignault) ; « Des lettres comme des flocons de neige ? Le fait épistolaire dans la *Correspondance d'exil* de Jean Chrysostome » (Guillaume Bady) ; « Les premières lettres familières de saint Jérôme » (Aline Canellis) ; « La correspondance de Jérôme et le monachisme : l'épître 22 » (Patrick Laurence) ; « L'usage des citations dans la correspondance des auteurs grecs chrétiens » (Marie-Ange Calvet-Sebasti) ; « Quand la lettre parle de la lettre : l'exemple de la correspondance de Maxime Planude » (Jean Schneider) ; « L'épistolarité selon Claudien : un nouvel art poétique ? » (Florence Garambois-Vasquez) ; « Le détournement de l'épistolaire dans le *Roman d'Alexandre* : de la rhapsodie initiale à la voix spéculaire. L'exemple des lettres à Olympias dans la recension *epsilon* » (Christine Sempéré) ; « Un genre épistolaire méconnu de l'Inde prémoderne. La lettre d'invitation officielle aux maîtres jaina » (Christine Chojnacki).

Jean-Claude Decourt dresse un catalogue des lettres et messages d'ordre privé (une quarantaine, rassemblés dans les dernières pages) gravés, en grec, sur des feuilles de plomb ou des tessons de céramique, en s'interrogeant sur leur répartition géographique et chronologique, leur forme et leur typologie, pour déterminer ce qui les distingue d'autres textes figurant sur les mêmes matériaux. — Frédérique Biville présente un autre corpus, riche et varié dans ses origines géographiques et ses supports matériels, composé de textes littéraires comme de documents épigraphiques et papyrologiques, dont l'intérêt est, selon elle, de donner la parole à d'autres catégories que les élites, mais dont elle tente pourtant de percevoir la relation au genre épistolaire tel qu'il a été défini par Cicéron. — Un troisième corpus, celui des lettres

de médecins, est dressé par Isabelle Boehm, qui en souligne surtout la diversité, de contenu autant que de forme, et le caractère limité et fragmentaire ne permettant pas de tirer des conclusions définitives.

C'est à la documentation plus homogène des œuvres littéraires que sont consacrées les neuf études suivantes : celle de Bernadette Cabouret, récapitulant les principaux usages faits de la lettre par Libanios, qui, dans sa mission pédagogique, l'utilise pour donner à leurs familles des nouvelles de ses élèves, recommander soit ces derniers à de hauts personnages de l'administration impériale soit, à eux-mêmes, de nouveaux protégés, ou encore pour entretenir des relations d'amitié lui permettant de continuer à dispenser, au-delà de son enseignement proprement dit, une forme d'éducation intellectuelle et morale ; — celle de Rémy Poignault, qui s'attache à relever les indications données par Fronton dans sa correspondance sur sa conception du genre épistolaire, dans lequel l'amitié joue un rôle essentiel, mais dont se trouvent aussi paradoxalement soulignées les limites ; — celle de Guillaume Bady, analysant les 238 lettres de Jean Chrysostome écrites durant son exil, entre 404 et 407 ap. J.-C., sources de précieuses indications sur les conditions matérielles et sociales de l'échange épistolaire ; — celle d'Aline Canellis, qui se penche sur les premières lettres familières de saint Jérôme (n° 2 à 13 et 17) : elles obéissent aux règles classiques de la lettre d'amitié et, envoyées depuis Antioche ou le désert de Chalcis à des destinataires de la région d'Aquilée, témoignent d'un échange entre l'Orient et l'Occident ; — celle de Patrick Laurence, tout entière consacrée à la lettre 22 du même Jérôme, pour l'analyse de ce qui en constitue le sujet central, à savoir un idéal ascétique centré autour de la virginité ; — celle de Marie-Ange Calvet-Sebasti, selon laquelle les citations, dans la correspondance des auteurs grecs chrétiens de l'Antiquité tardive, ont un rôle moins esthétique que social, puisqu'elles révèlent le partage amical d'une même culture ; — celle de Jean Schneider, prenant en compte les 121 lettres restantes de Maxime Planude pour en extraire des remarques sur le genre épistolaire, que le moine byzantin définit de façon tout à fait traditionnelle ; — celle de Florence Garambois-Vasquez, qui montre que la lettre permet à Claudien de procéder à l'éloge de ses destinataires en même temps que de mettre en œuvre une esthétique de l'*ornatus* ; — celle de Christine Sempéré, sur le rôle de la forme épistolaire, essentiellement utilisée dans le *Roman d'Alexandre*, pour caractériser les différents protagonistes et dont la place diminue au fil des versions, des origines à la recension *epsilon* du VIII^e^ siècle.

Ajoutée à l'ensemble, la contribution de Christine Chojnacki analyse la structure, la forme et le contenu d'un genre épistolaire très particulier, répandu en Inde à partir du XV^e^ siècle : les lettres d'invitation officielles adressées à un moine jaina, lettres qui utilisent le style de la poésie savante classique et sont conçues comme un hommage à un maître influent autant que comme moyen de renforcer la cohésion d'une communauté.

L'ensemble se caractérise à la fois par la diversité et l'unité. À la diversité des sujets traités, qui appartiennent à des contextes culturels très différents dans l'espace et le temps, se superpose un élément d'unité, explicitement posé comme tel, à savoir la notion de genre littéraire, plus précisément de genre littéraire épistolographique. Le but est en effet de mettre en évidence, par l'analyse tant des affirmations théoriques contenues dans les textes que de la pratique épistolaire, aussi bien littéraire que non littéraire, l'existence et la spécificité de ce genre, caractérisé non par la spontanéité mais par son aspect social et surtout, comme tous les autres genres, particulièrement poétiques, par des règles et des conventions. Et force est de reconnaître que les différents contributeurs servent ce projet par des études sérieuses et documentées, aux conclusions desquelles on ne peut guère qu'adhérer. Sans doute y décèlera-t-on des insuffisances ou des aspects discutables. Plus que quelques coquilles, au demeurant assez peu nombreuses (signalons cependant, la première entraînant une modification

de sens, la seconde introduisant une incorrection de langue, p. 211 n. 8 *diutius* au lieu de *ditius* et p. 217 « quitteraient » au lieu de « quitteront »), on regrettera quelquefois une certaine familiarité de style (p. 105, p. 173, p. 334…), plus souvent la paraphrase, qui tend à supplanter l'analyse. Mais, en raison de la conception même de l'ouvrage, il importe bien plutôt de le considérer dans sa globalité. Et, dans ce cas, il n'est pas sûr qu'il tienne toutes ses promesses et satisfasse à l'exigence d'unité dont le titre constitue le principal témoignage. Malgré les précisions données dans les premières pages (p. 18 *sqq*.), l'ordre de succession des différentes études manque le plus souvent, à la lecture, de clarté, dans la mesure où il n'est ni purement chronologique ni purement thématique ; et cela même en ne tenant pas compte de la dernière, qui sort des limites annoncées, et dont la justification avancée p. 19-20 se révèle peu convaincante. Ces études, d'autre part, se révèlent en définitive bien moins variées et, la prédominance de ce qu'il est convenu d'appeler l'Antiquité tardive étant flagrante, chronologiquement beaucoup plus limitées qu'il ne semble d'abord ; elles se justifient moins par la problématique assignée à l'ouvrage que par l'orientation des recherches menées par ailleurs par leurs auteurs. Peut-on vouloir prouver que la lettre est bien un genre littéraire et définir, de ce genre, les règles et les caractéristiques en ignorant totalement des auteurs tels que Cicéron ou Pline le Jeune ? Ces règles et ces caractéristiques ont-elles, au demeurant, encore besoin de l'être ? L'ouvrage mérite donc la lecture, selon les intérêts des lecteurs, pour l'une ou l'autre des études qui le composent, bien plus que pour le but général qui lui est assigné. Car, pour l'atteindre, il ouvre seulement une porte et ne pose que quelques jalons.

Nicole Méthy.

Sandrine Dubel & Sophie Gotteland (dir.), *Formes et genres du dialogue antique* (Collection « Scripta Antiqua », n° 71) : Bordeaux – Paris, Ausonius – De Boccard, 2015, 224 pages.

Issu d'un colloque tenu à Bordeaux III en 2012, ce volume rassemble onze communications, chacune suivie d'une bibliographie ; il s'achève sur un index des auteurs cités. C'est à S. Dubel qu'il revient de présenter, en avant-propos, « les théories et pratiques du dialogue dans l'Antiquité » : loin de se contenter de résumer les communications, notre collègue helléniste rappelle opportunément que les premières définitions du genre du dialogue, notamment celle de Diogène Laërce, avaient pour référence le seul Platon, alors que le volume veut illustrer la diversité de ce genre polymorphe, refondé par Rome, puis par le christianisme. Le lien entre la Grèce et Rome pourrait bien être Démétrios, si l'on admet que, sur ses vieux jours, il fut le maître de Cicéron : il est le premier à avoir reconnu le dialogue comme un genre. Après cette magistrale entrée en matière, le lecteur latiniste sera un peu déçu : sur les onze textes qui suivent, un seul évoque le christianisme et trois seulement traitent d'auteurs latins. *REL* oblige, c'est sur eux que notre attention se portera particulièrement, non que les contributions sur la littérature grecque soient inintéressantes.

Chr. Hunzinger met en évidence la parfaite maîtrise du discours rapporté chez Hérodote, un demi-siècle avant la constitution du genre du dialogue. — Naturellement, le dialogue platonicien se taille une part notable, avec les articles d'A. Balansard et de L. Irwin. La première étudie les procédés dialogiques mis en œuvre dans le *Théétète*, qui constituent une véritable polyphonie du genre : maïeutique, prosopopée… La seconde inscrit l'*Axiochus* dans le contexte historique de la fin du v^e^ s. av. J.-C. pour montrer que, comme l'*Apologie* de Platon, il se veut une invitation à ne pas craindre la mort, mais, ici, dit-elle, dans le contexte politique de l'Athènes

d'Alcibiade. — Puis S. Gotteland, à partir de la pratique oratoire de Démosthène, habile à faire entendre de brèves scènes, pose la question des rapports entre dialogue et rhétorique. — Sautons par-dessus les communications consacrées aux latins. Voici Chr. Bréchet qui, malgré son titre « Le dialogue avec les auteurs classiques », ne parle que de la manière dont les Grecs dialoguent avec les Grecs : Platon avec Homère, Plutarque avec Platon et d'autres, Clément d'Alexandrie avec Homère et Platon. — Puis Y. Scolan montre comment les Deipnosophistes font vertigineusement dialoguer les citations entre elles. — Enfin deux communications sont consacrées à Lucien : S. Saïd souligne la position critique de Lucien par rapport au dialogue platonicien dans la *Double accusation*. — Cet aspect parodique du dialogue, imprégné de comédie, éclate chez Lucien dans le *Charon*, note A.-M. Favreau-Linder.

Le monde romain ferait pâle figure s'il n'était représenté par d'excellents textes. J.-P. De Giorgio montre avec brio comment le genre du dialogue s'est réinvesti à Rome en se métamorphosant. Le même Cicéron qui affirme l'ancrage grec du dialogue voit en M. Junius Brutus, au IIe s., l'ancêtre latin d'un genre que le vocabulaire désigne comme multiforme : *disputatio, altercatio,* à côté de *sullogos, dialogus* ; c'est finalement *sermo*, « parole d'attention et d'écoute », qui exprime, mieux que *contentio*, l'espace verbal où s'épanouit à Rome le dialogue, qui fait éclater dès Cicéron le cadre philosophique où l'avait cantonné Platon. Se placer du point de vue de l'auditeur apparaît à De Giorgio comme le moyen privilégié pour saisir la spécificité romaine du dialogue : « la figure de l'auditeur, dit-il, est un élément structurant du dispositif du dialogue romain » — même avec le statut de *kôphon prosôpon*.

Cl. Auvray-Assayas montre aussi combien Cicéron s'affranchit du modèle platonicien pour créer un forme nouvelle, le « dialogue-traité ». Même quand il prend la forme dialoguée pour exprimer ses idées philosophiques, la préoccupation rhétorique est omniprésente chez lui, qu'il veuille écrire des livres de philosophie répondant aux exigences de la rhétorique, qu'il choisisse la forme dialoguée pour traiter de l'art oratoire, de sa technique, de son histoire ou qu'il fasse passer sa parole à travers le dialogue entre des personnages célèbres du passé romain, pour valoriser celle-ci et pour leur rendre hommage. Dans tous les cas, il fait éclater le moule du genre.

La préoccupation de Tacite écrivant le *Dialogue des orateurs*, n'est pas loin de celle de Cicéron dressant dans le *Brutus* un *monumentum* à l'éloquence politique perdue. Sauf qu'au moment même où Tacite constate ce déclin de l'éloquence, il refuse de l'accepter et cherche ailleurs — dans l'historiographie — l'espace de liberté où la parole pourrait s'épanouir. Dans une démonstration en trois temps, O. Devillers montre comment le *Dialogue* s'inscrit dans la continuité de l'*Agricola*, comment il contient déjà des idées que Tacite développera dans ses *opera maiora* et enfin comment la description tacitéenne de l'époque où il situe son traité s'articule avec ses évocations d'autres périodes dans ses grandes œuvres. Le changement de régime est la clé interprétative des mutations de l'écriture, dont la liberté est étroitement liée à la nature du Prince : détestable sous Domitien, « correcte » sous Vespasien, excellente sous Trajan.

Certes, le propre des actes d'un colloque est de ne pas couvrir le champ qu'il se définit. On regrettera cependant la portion congrue laissée à la littérature latine. Ce qui a été fait ici sur Démosthène aurait pu l'être, par exemple, pour les dialogues insérés dans les discours de Cicéron. Il y avait aussi des choses à dire sur le dialogue dans l'*Enéide*, chez Lucain, chez Horace… sans parler des dialogues dans la satire, ce genre si romain. Arrêtons-là la liste de nos regrets, pour les transformer en souhait qu'un autre colloque vienne compléter celui-ci, si riche et intéressant… et justement parce qu'il est tel.

Paul M. Martin.

Werner Suerbaum (dir.), *Nouvelle histoire de la littérature latine*, t. I, éd. française sous la direction de Gérard Freyburger et François Heim : Turnhout, Brepols, 2014, xlvi et 652 pages.

La monumentale Littérature latine de Schanz et Hosius, dont le t. I datait de 1927, commençait à montrer les rides de l'âge : il était temps de la remplacer. Nos collègues allemands décidèrent donc de la création d'un nouveau *Handbuch der Lateinischen Literatur der Antike*, dont l'élaboration fut placée sous la direction de R. Herzog et P. L. Schmidt. L'entreprise était (et reste) prévue en huit volumes : I. *Des origines à la mort de Sylla en 78* ; II. *L'époque de Cicéron et d'Auguste* ; III. *Le premier siècle de l'Empire* ; IV. *Les années 117-283* ; V. *Les années 284-374* ; VI. *L'époque de Théodose* ; VII. *Les grandes migrations (430-568)* ; VIII. *De l'Antiquité tardive au Haut Moyen Âge* (568-735). D'ores et déjà trois volumes sont parus, tous chez Beck, à Munich : le t. V en 1989, le t. IV en 1997, le t. I en 2002. Le rythme peut paraître un peu lent, mais compte tenu de la haute technicité de ces volumes et de la masse prodigieuse de renseignements qu'ils contiennent, on aurait tort de ne pas se montrer patient. Il était prévu aussi, d'emblée, de fournir au public dans un délai raisonnable une traduction française, aussi fidèle que possible, de chacun de ces volumes. La version française du t. V parut en 1993, avec un retard de quatre ans; celle du t. IV en 2000, avec un retard de seulement trois ans. Mais voici que la version française du t. I nous est livrée 12 ans après son modèle allemand, malgré les efforts de 11 traducteurs, dont les noms sont donnés p. xi. Ce retard est d'autant plus regrettable qu' « il a été décidé que l'édition française ne serait pas revue par l'éditeur et les auteurs de l'édition originale allemande » (p. xix). Pour avoir une bibliographie complète sur un sujet précis, il reste donc au lecteur bénévole à manier les dix derniers volumes de *L'Année Philologique*.

Nous ajouterons que cette *Nouvelle histoire de la littérature latine* offre de nombreuses bibliographies ultra-spécialisées, et présentées sous une forme très compacte. Les traducteurs ont eu, sans doute, la possibilité de transférer ces données par le moyen de disquettes ou de clés USB, ce qui diminuait les risques d'erreurs et facilitait considérablement le travail.

Il se trouve que nous avons rendu compte de la version originale allemande de ce t. I dans la revue *Gnomon*, 75, 2003, p. 404-408. Nous ne reprendrons donc ici, dans leurs grandes lignes, que quelques-unes des discussions que nous avons engagées dans cette revue. Nous nous étonnions d'abord que l'on ait choisi comme terminus de ce t. I la date de la mort de Sylla, qui est un événement historique, non littéraire. Il valait peut-être mieux parler de période « pré-cicéronienne ». Nous relevions ensuite le fait que dans l'optique des auteurs de la version allemande — qui sont les vrais auteurs — on a là un *Handbuch*, non une *Geschichte* (comme celle de M. von Albrecht, que nous apprécions beaucoup), des *commentarii* et non une *historia* (p. xvii de la version allemande = p. xiii de la version française). Or, curieusement, la traduction française se veut une *Histoire*, et même une *Nouvelle histoire*, un titre choisi dès la parution du t. V, et dont nos collègues Freyburger et Heim ne sont donc pas responsables.

Dans la première partie de l'ouvrage, consacrée à la période pré-littéraire, il est constamment question de « littérature romaine », « römische Literatur », alors que les auteurs, et les traducteurs, bien entendu, parlent volontiers de « littérature latine » et répètent (p. 84 all. = 89 fr.) que le critère majeur n'est pas l'origine ethnique des auteurs, mais la langue utilisée. À la limite, les auteurs de l'annalistique ancienne pourraient être rattachés à la littérature grecque !

À plusieurs reprises, les auteurs (p. 83 *sqq*.) et leurs traducteurs (p. 88) suggèrent que la date de 240, qui marque traditionnellement le début absolu de la littérature

latine, n'est pas intangible, et on en conviendra volontiers ; dans un domaine aussi délicat, les moindres indices méritent d'être scrutés à la loupe. Le choix de Livius Andronicus, de traduire l'*Odyssée*, et non l'*Iliade* donne lieu (p. 100 *sqq*. all. = p. 104 *sqq*. fr.) à d'intéressants développements : « la latinisation de l'*Odyssée* d'Homère n'a... pas seulement une importance littéraire, mais aussi culturelle et historique » (p. 105 fr.). Les comédies de Plaute et de Térence donnent lieu, chacune, à un résumé qui n'apporte pas grand chose et prend beaucoup de place. Nous serions tenté de penser — mais le reproche s'adresse aux auteurs plus qu'aux traducteurs — que l'on aurait pu s'en passer ou du moins les réduire à leur plus simple expression. À la p. 398 all. = p. 419 *sqq*. fr., on remarquera une intéressante discussion sur l'influence grecque dans l'art oratoire de Caton.

Mais nous ne voudrions pas prolonger davantage ces remarques ponctuelles. Nous terminerons par deux points qui touchent à la chronologie. La rédaction allemande, p. 31, cite Ernout-Meillet en le faisant précéder par « neuerdings », ce qui pour le moins fait sourire ; les traducteurs (p. 31) ont habilement évité cette maladresse. À la p. 403 all. = p. 425 fr., la question de la date de rédaction du *De agricultura* de Caton doit tenir compte, effectivement, de la mention des victoriats dans cette œuvre (145), au lieu des deniers. Mais personne ne pense plus que l'introduction du denier date de 187 av. J.-C. Consulter sur ce point M.H. Crawford, *Roman Republican Coinage*, Cambridge, 1974. Et l'on ajoutera, à l'usage des traducteurs, qu'il faut dire « victoriats » et non « victoriates ».

On ne terminera pas sans rendre hommage à la prodigieuse richesse d'informations que contiennent ces volumes. On relèvera, comme de bons exemples, p. 470 all. = p. 494 fr., le « Répertoire des orateurs romains jusqu'à la mort de Sylla » (il y en a 178, sans compter les éventuels doublets !) ou, p. 524 all. = p. 553 *sqq*. fr., les soigneuses mises au point sur les différentes formes de la prose technique, généralement si mal traitées dans nos manuels.

Il est donc bien naturel qu'après quelques menues critiques, nous adressions nos remerciements et nos chaleureuses félicitations aux courageux traducteurs de cette somme, en exprimant le souhait que les volumes suivants, avec leur version française, paraissent à un rythme plus soutenu.

Hubert Zehnacker.

Roman Letters. An Anthology. Edited and Translated by Noelle Zeiner-Carmichael : Chichester, Wiley – Blackwell, 2014, 199 pages.

Même un livre portant sur l'activité épistolaire dans la lointaine Rome de l'Antiquité peut ne pas rester étranger au monde actuel, dominé par la toute-puissance de l'informatique et des nouveaux moyens de communication virtuels. Car le présent volume est, de l'aveu même de son auteur (p. xiii, p. 69, p. 81, p. 122...), destiné à être complété progressivement, par l'ajout de textes nouveaux, que l'on trouve déjà ou que l'on trouvera ultérieurement non dans des fascicules séparés, mais sur internet. Considérons le, cependant, tel qu'il est, sous sa forme traditionnelle, et avec les modestes dimensions qui sont les siennes. Si son titre demeure plutôt vague, le sous-titre est plus explicite et en définit clairement la nature. Il s'agit d'une anthologie — le terme réapparaît à plusieurs reprises (par exemple, p. x, xv...) — c'est-à-dire d'un recueil de morceaux choisis, liés par au moins une caractéristique commune, en l'occurrence leur forme épistolaire. Ce choix s'insère dans la recherche la plus récente, qui tend à considérer la lettre comme une œuvre littéraire à part entière. Les modalités de son application ne répondent pourtant pas à des critères scientifiques ;

elles sont dictées par des considérations purement pédagogiques. L'ouvrage, en effet, ne s'adresse qu'à un public non averti, de non-spécialistes et surtout d'étudiants débutants, auxquels le but est de procurer, pour des raisons à la fois pratiques et financières, un condensé de la littérature épistolaire romaine. Le but, nettement affirmé dès la préface (p. x), exigeait à la fois variété, simplicité et limitation : variété de fond et de forme dans les textes eux-mêmes, simplicité dans la présentation et le rejet de l'original au profit d'une traduction anglaise, limitation chronologique à la période jugée politiquement et culturellement la plus importante. Se trouvent donc réunis deux cent seize extraits, de longueur très variable et de contenu très différent, appartenant à l'époque classique, entre le Ier siècle avant notre ère et le IIe siècle de notre ère. Pour la plupart précédés d'un bref encart contenant quelques éclaircissements indispensables, mais jamais accompagnés ni de notes ni de commentaires, ils sont regroupés en trois chapitres, dont ils constituent la seule matière, consacrés respectivement, suivant l'ordre chronologique, à la période républicaine, à l'époque augustéenne et à la période impériale, et composés chacun d'une simple suite de rubriques centrées sur un auteur et complétées par des références bibliographiques en langue anglaise. S'ajoutent d'une part un chapitre initial, dont l'objet est de définir les caractéristiques essentielles, théoriques et concrètes, de la lettre à Rome, de l'autre, un court chapitre final où se trouvent rassemblés des textes des deux principaux théoriciens, d'ailleurs grecs, du genre épistolaire : Demetrios (ou le pseudo-Demetrios) et Libanios (ou le pseudo-Libanios). L'ensemble, agrémenté de deux cartes et d'un petit nombre d'illustrations en noir et blanc, est complété par un index général et un récapitulatif des références textuelles.

Il s'impose dès l'abord par le nombre et la diversité des textes retenus. La variété tient non seulement à leurs auteurs, qui peuvent être des hommes de lettres (de Cicéron à Fronton), des hommes politiques (Catilina), des empereurs (Auguste, Tibère, Claude) ou de simples particuliers, mais aussi à leur origine et à leur forme, puisqu'il peut s'agir de lettres proprement dites en prose, de poèmes en forme de lettres, de lettres insérées dans d'autres contextes, ou de billets réels conservés fragmentairement sur papyrus ou tablettes de bois, tout autant qu'à leur contenu, à propos duquel il suffira de signaler la prise en compte de la pensée chrétienne. Autant qu'elle témoigne d'un louable souci de l'exhaustivité et d'un consciencieux travail de sélection, elle permet d'atteindre le double but annoncé, à savoir illustrer toutes les facettes d'un genre multiforme et « fluide » (p. 6), et de dégager des « interconnexions thématiques » (p. 17). On pardonnera, en conséquence, remarques d'évidence, coquilles (p. 149, Pline le Jeune demande la citoyenneté romaine pour *Postumius Marinus* et non **Potumius Marinus* ; p. 150, **Bythinia* est à remplacer par *Bithynia*...) ou flottements (p. 176, *Aprion* coexiste avec *Apion*...). On pardonnera moins facilement plusieurs erreurs (ainsi la date de 1815, avancée p. 156, est celle de la première édition des lettres de Fronton, plutôt que celle de leur découverte). On ne pardonnera pas vraiment de fréquentes disparités, entre autres la suppression fréquente des formules d'adresse ou de fin, résultant peut-être de la simple négligence, mais dont la portée est bien plus grande, dans la mesure où ce sont ces formules qui, formellement, définissent une lettre. Et, de fait, l'ouvrage ne se fonde pas sur une conception univoque de la lettre. Nombre de questions surgissent à la simple lecture. Une lettre transmise dans une œuvre qui n'a rien d'épistolaire est-elle fidèle à l'original ? Peut-on mettre sur le même plan une missive d'affaires et des textes littéraires ? Considérer la lettre comme un genre flou, aux multiples possibilités (p. 6, p. 17) d'approche, ne constitue pas une justification suffisante à de tels rapprochements.

Plus profondément, selon la principale définition antique du genre (Demetrios, *Sur le Style*, 223-235), une lettre, substitut de conversation, suppose la présence d'un interlocuteur, toujours présent à l'esprit de l'épistolier, dont elle contribue à révéler

le caractère. Horace, Ovide ou Martial peuvent-ils écrire à leur livre de véritables lettres ? Des poèmes sans destinataire nommé ou à destinataires anonymes sont-ils des lettres ? Une lettre, de plus, toujours selon Demetrios, se caractérise par sa brièveté et sa simplicité. La remarque semble bien exclure les textes littéraires. Ces derniers ressortissent évidemment à des genres codifiés, tels l'élégie ou l'épigramme. Est-il en même temps possible de les considérer comme des lettres, alors qu'ils n'en comportent aucun des éléments constitutifs : formellement la présence de formules codifiées, que, par ailleurs, l'auteur omet fréquemment de traduire, ou traduit sans aucun souci de cohérence ? Il eût fallu tenir un plus grand compte des définitions données par les anciens théoriciens pourtant rappelés dans le dernier chapitre. Les lettres, ou pseudo-lettres, rassemblées, d'autre part, devaient être romaines, au moins antiques.

Choisir de n'en donner qu'une traduction n'est sans doute pas injustifié, même si quelques mots au moins de latin auraient sans doute été les bienvenus. On comprend, en revanche, beaucoup moins que l'auteur ait délibérément voulu y intégrer, tant dans la forme que dans le fond, des anachronismes, d'ailleurs revendiqués comme tels (p. XV). Un texte appartient à son temps et rien n'empêche de le présenter comme tel, même à notre époque. Traduire un texte est en offrir une image fidèle. Un texte a ses caractéristiques propres et c'est à elles, non aux goûts, réels ou supposés, du public visé, que doit se conformer un traducteur. Or tel n'est pas toujours le cas, tant s'en faut, de N. Zeiner-Carmichael. Le recours fréquent à une langue familière (le *uale* de fin de lettre souvent rendu par « ciao » ; Fronton s'adressant à Marc-Aurèle par ces mots : « Say hi to your lady » (p. 162, p. 178) ; *otiosos et immobiles* dans Plin., *ep*., X,33 rendu (p. 152) par « twidling their thumbs ») tend à dénaturer des textes pour la plupart travaillés et essentiellement littéraires. Et cela d'autant plus qu'un désir excessif de simplification supprime quasi systématiquement toute structure un tant soit peu complexe, ou même une simple subordination. Une certaine hâte, par ailleurs, conduit à des suppressions de mots ou, pis encore, à des inexactitudes (p. 152, le sens de *constat* [Plin., *ep*., X,33]) est confondu avec la notion de consensus ; p. 144, traduire *magnus animus* par « charitable heart » est évidemment pour le moins très réducteur), voire à de véritables contresens (p. 151, le *otiosos* du texte latin (Plin., *ep*., X,31.3) traduit par « when they were working »). Encore, dans les quelques exemples relevés, le texte latin n'est-il pas complètement perdu de vue. Ailleurs, cependant, ce n'est plus le cas. Ainsi, y a-t-il le moindre rapport entre *nihil interim occurrit quod uideatur istinc esse repetendum* (Plin., *ep*., IX, 39,5) et « I don't think I need anything » (p. 149) ? Il est à craindre que les constatations faites puissent être étendues à bien d'autres passages. S'adapter à son public n'exclurait pourtant pas de rester fidèle au texte des œuvres. Et de telles libertés conduisent, en définitive, à ne respecter ni l'un ni les autres, dans un ouvrage qui n'atteint donc que très partiellement son but et ne satisfera pleinement ni les latinistes, que l'auteur semble vouloir ignorer, ni ceux qui ne le sont pas, et auraient peut-être mérité qu'on leur fît mieux et plus exactement connaître les lettres romaines.

Nicole Méthy.

Philippe Le Doze, *Le Parnasse face à l'Olympe : poésie et culture politique à l'époque d'Octavien / Auguste* (Collection de l'École française de Rome, n° 484) : Rome, École française de Rome, 2014, 664 pages.

Cette vaste synthèse sur la poésie et la culture du siècle d'Auguste est issue d'une riche thèse de doctorat. Elle a pour dessein explicite d'éclairer les aspects politiques et sociologiques de la poésie du Siècle d'or, plutôt que le triomphe d'une esthétique

gréco-romaine, infléchie dans le sens des exigences contemporaines — bien que cette dernière retrouve sa signification politique dans l'émulation patriotique avec la *Graecia capta*, évoquée dans la deuxième partie (p. 345 *sqq*.). L'orientation de cette vaste synthèse se veut résolument thématique, encore que l'héritage de la culture aristocratique républicaine et des « précédents » culturels, dans le domaine du « patronage » des lettres et de l'édition livresque, soient rigoureusement décrits en préambule. Cette riche thématique se développe en trois grandes parties : « La théorie de l'instrumentalisation des poètes », « L'aristocratie romaine et la *cohors poetarum*… » ; « *Aeterna Italia* : poésie et desseins politiques ».

La première partie approfondit le lien fonctionnel entre la poésie et le maniement de l'opinion, qu'il faut « capter ». Une étude préliminaire implique d'explorer les structures sociales de la vie culturelle, aussi bien que les « modalités de la vie politique » (p. 39 *sqq*.). Les considérations très théoriques sur l'idéologie et la propagande, avec leurs références et leurs « autorités » ne sont pas très probantes, sauf si l'on prend en compte l'âpreté des pamphlets et de la littérature partisane. On appréciera davantage la thématique du « discours politique » (p. 50 *sqq*.), en regrettant que la question institutionnelle, fort bien traitée ultérieurement, soit seulement esquissée ici. Très bonne analyse liminaire de la bataille d'Actium, rattachée au thème de la « victoire » : Ennius, poète protégé de l'époque républicaine, n'a-t-il pas magnifié sur le mode épique cette tradition de la gloire ? Les enjeux de propagande romaine sont fort bien cernés à travers Horace (*Carm.*, I, 30) et Properce (IV, 6), et associés (p. 58 *sqq*.) à toute l'anthologie poétique des guerres fondatrices ultérieures. Il est exact que les poètes choisissent leurs exemples, en oblitérant les épisodes de guerre civile, mais cela implique de nuancer le propos : Horace n'a-t-il pas exécré en vers la recrudescence des guerres civiles ? La synthèse de la p. 63 sur la personnalisation d'Actium peut être discutée, et il faut revenir aux pénétrantes analyses de R. Syme, que l'auteur connaît bien. Pour la « croisade d'Actium », il est dommage que l'analyse de la question d'Orient, inséparable du *regnum* oriental d'Antoine, intervienne un peu tard, comme « discours politique engagé » (p. 527 *sqq*.) ; mais la finesse et l'acribie des analyses ne sont pas en cause. On appréciera ensuite l'étude sociologique de la vie littéraire, la diffusion du livre, la pratique des *recitationes*, liées aux solidarités sociales des « cercles ».

Une mise au point sur la nature du régime d'Actium, un peu sinusoïdale et récurrente, s'impose si l'on veut comprendre les problèmes du protectorat littéraire, l'antinomie du patronage libéral et du dirigisme de la création, qu'on retrouvera pour Mécène, ainsi que la question de la « censure » augustéenne. Ph. Le Doze, dès le départ (p. 108 *sqq*.), après les allusions précitées, a livré une riche analyse du thème de propagande de la *res publica restituta* : tentation récurrente qui marque diverses crises, de 27 à 23 av. J-C. Cette restauration républicaine a été codifiée, théorisée, par les *RGDA* (XXXIV), et elle apparaît comme la clef de la politique culturelle. Certes les apparences républicaines, recensées par l'auteur comme autant de preuves de la « dyarchie », ne manquent pas dans ces pages, et il est clair qu'Auguste a oscillé : les débats constitutionnels des années 30-27 le prouvent ; Horace les a perçus chez Mécène (*Carm*., III, 29). L'ouvrage reviendra plusieurs fois, et surtout dans la 3e partie, consacrée aux « desseins politiques », sur le heurt de l'idéologie monarchique, discréditée par l'emblématique *odium regni* (p. 555 *sqq*.) et des survivances républicaines (par ex. p. 547 pour la dyarchie prince / sénat). Les poètes avaient assimilé parfaitement l'opposition livienne des « bons rois », Romulus, Numa entre autres, et du tyran Tarquin : l'idéologie augustéenne l'a intégrée. On adhérera sans peine aux mises au point des p. 541 *sqq*. Mais si les poètes n'ont pas explicité la nature monarchique du nouveau régime — à la différence des historiens comme Dion Cassius, cautionnés par les documents primaires — la vision dynastique de la *gens* privilégiée,

sa sacralisation, les promesses d'héroïsation du *bonus dux* et l'image du *princeps* quasi monarchique, ont été explorées dans toute leur convergence (p. 583 *sqq*.). Il manque peut-être à ce dossier politique du Parnasse augustéen, qui ne néglige pas la confrontation avec l'historiographie, de produire le texte juridique qui démystifie l'égalité légale de *RGDA* XXXIV, et la primauté de l'*auctoritas* : la *lex curiata de imperio Vespasiani* prouverait, par la juxtaposition des *exempla*, qu'Auguste a été d'emblée crédité par les juristes du Haut-Empire de l'omnipotence du *princeps solutus legibus*. Pour en terminer avec une problématique purement politique, il convient de reposer, dans le cadre du rôle historique de Mécène, la question de la grande controverse de 28-27 av. J.-C., stylisée par Dion Cassius (LII, 4-14), en antilogie Mécène / Agrippa : république ou monarchie ? Le *status ciuitatis* évoqué par Horace prouve que l'élite intellectuelle avait perçu les grandes options de la « révolution romaine ». Il demeure que Mécène, omniprésent dans l'ouvrage de Ph. Le Doze comme patron de la poésie, subit un certain rétrécissement de sa pensée politique, dans deux domaines surtout qui n'ont rien à voir avec les anachronismes constitutionnels avérés de Dion Cassius : la tentation de la dictature morale et la tentation de la théocratie (voir les analyses des p. 178 *sqq*. sur « la posture politique de Mécène » : si l'on suit le fil conducteur de l'épicurisme, comme le fait à juste titre Le Doze, on conviendra que l'amour de la paix civile qui garantit la sérénité individuelle, chez les contemporains et les héritiers de Lucrèce, implique une certaine indifférence aux différences de régime, et l'acceptation, par pis aller, de la royauté). Une mise au point doctrinale soulignera ultérieurement cette vérité (p. 563), établie depuis plusieurs décennies de recherche. Ce conflit idéologique du discours fictif de Dion existe bel et bien : les élégies de Properce sur l'ordre moral et la restauration juridique des valeurs familiales l'attestent autant que les subtiles variations des *Odes Romaines* — un peu minorées comme message politique — sur l'eschatologie de la valeur et les promesses d'éternité du prince. Le Mécène de Dion censure le « culte des souverains ».

L'absolutisme augustéen, ou plutôt l'antinomie problématique de l'absolutisme et du libéralisme, sont au cœur de toute la politique culturelle ; l'antinomie domine depuis fort longtemps les travaux sur Mécène et le mécénat. Or elle engage toute la politique culturelle. Notre ouvrage a fort bien étudié le problème de la « censure » augustéenne (p. 129 *sqq*.) à la lumière des deux dossiers les plus significatifs, celui de Gallus (p. 120 *sqq*.) et celui d'Ovide (p. 125 *sqq*.). On saura gré à l'auteur d'avoir simplifié une bibliographie envahissante. Il paraît évident que la substitution de l'épisode d'Aristée aux *laudes Galli* procède d'une *damnatio memoriae*, donc d'une radiation absolutiste qui porte en germe le recours à la *lex de maiestate* — ce qui n'exclut pas des griefs annexes (p. 121). Pour l'exil d'Ovide, on contestera l'interprétation selon laquelle il a paru « normal » aux contemporains (p. 129) ; la procédure *extra ordinem* ne peut être exclue, mais il est exact que l'« erreur » du poète, peut-être sa complicité passive avec le scandale public, a dévié l'ire princière sur la Muse libertine de l'A*rs*. Le rappel de Sénèque est judicieux (*Ben.*, VI, 32) : le favori n'était plus là pour modérer les accès de colère du prince-justicier !

Mécène et le mécénat occupent dans l'ouvrage la place importante qu'ils méritent. Ph. Le Doze a fort justement situé le protectorat de Mécène dans une tradition aristocratique, celle des « cercles » (p. 161 *sqq*.). On admettra volontiers que la notion de « cercle » est une dénomination moderne et commode pour désigner des sociétés amicales, cimentées par les affinités morales et intellectuelles, qu'il s'agisse des Scipions ou de Mécène. Les témoignages des satires I, 6 et surtout I, 9 (réfutation de l'idée de « coterie », voire de faction) sont probants. Il est des osmoses entre « cercles ». L'étude critique de la terminologie est judicieuse (p. 161 *sqq*.). L'épicurisme de Mécène, fort bien analysé (p. 171 *sqq*.), fournit une clef pour expliquer

cette libre association des talents, avec les notions de *philia* et de *parrhèsia*, solidaires l'une de l'autre. Il demeure que le libéralisme de ce *sodalicium* d'orientation épicurienne, favorable à la diversité et à la liberté des *ingenia*, évoluera vers un protectionnisme plus « politique », dominé par la quête de grands talents susceptibles de servir, par les grands genres, ou par les genres légers reconvertis, l'appel de la grandeur contemporaine. Cela n'implique pas toutefois que cette évolution se fasse dans le sens d'un autoritarisme : les *haud mollia iussa* des *Géorgiques*, qui reviennent au centre de tout débat sur le mécénat.

Il est difficile d'épuiser tous les centres d'intérêt de ce travail monumental, sélectionnés sur la base d'une lecture exhaustive de la poésie augustéenne et éclairés par une bibliographie scientifique d'une exceptionnelle richesse. On regrettera peut-être que les confrontations avec Dion Cassius, Tacite et Suétone soient un peu fugitives, et que la présence d'un *index locorum* ne confirme pas une exhaustivité des références textuelles que révèle à chaque instant la lecture de l'ouvrage.

Jean-Marie André.

Pramit Chaudhuri, *The War with God. Theomachy in Roman Imperial Poetry* : Oxford, Oxford University Press, 2014, 386 pages.

Assistant Professor of Classics à Darmouth College, Pr. Chaudhuri publie ici une thèse extrêmement riche, profondément originale et puissamment stimulante, qui éveillera un vif intérêt de la part de tous les spécialistes de l'épopée latine. L'objet de cette étude est de recenser et d'examiner, dans une perspective interprétative, l'ensemble des figures humaines de rebelles contre l'ordre divin que l'on rencontre dans l'épopée et la tragédie antiques d'Homère à Stace. Le terme de théomachie est donc à entendre ici au sens de « guerre contre les dieux » (et plus particulièrement contre Jupiter), et non de « guerre des dieux », comme le signale clairement le titre. Centré sur les figures de rebelles humains, l'ouvrage n'aborde que latéralement, au titre de comparant, le thème de la Gigantomachie, suffisamment bien étudié par ailleurs (on pense aux travaux de Ph. Hardie). Son originalité est aussi d'entendre cette notion de théomachie en un sens élargi, qui l'amène à étudier non seulement les figures épiques de *contemptores deorum* bien connus tels que Capanée, Mézence ou Hannibal, mais aussi d'aborder d'autres personnages, auxquels on ne penserait pas forcément dans un premier temps, comme l'Hercule de Sénèque ou les figures ovidiennes de Lycaon, Niobé ou Sémélé : en bref, tous ceux qui bravent, d'une façon ou d'une autre, l'autorité divine, et dont l'auteur montre bien, sans forcer les rapprochements, comment ils se rattachent à une problématique commune, celle de la mise en question de la frontière entre l'humain et le divin. Une frontière rendue particulièrement floue par la pratique de la divinisation impériale en milieu romain ; et c'est précisément l'idée directrice de cette thèse que de montrer comment l'épopée latine dans son ensemble met en scène et en question les innovations dans les rapports entre humanité et divinité et les problèmes que soulève la diffusion de cette pratique. On ne saurait pour autant réduire cette thèse subtile et nuancée à une énième démonstration plus ou mois simpliste de la « critique du régime impérial » que certains chercheurs anglo-saxons veulent voir dans toutes les épopées latines de Virgile à Stace, en passant par Ovide et Lucain (ce qui est assurément défendable jusqu'à un certain point pour ces deux derniers, mais plus discutable pour les deux autres) : il y a assurément un peu de cela, mais la pensée de l'auteur est suffisamment originale et indépendante pour se tenir à distance de toute allégeance envers telle ou telle tendance à la mode, même si elle sait aller chercher chez les uns et les autres ce

qu'il y a de meilleur dans leurs réflexions ; et, de plus, Pr. Chaudhuri montre bien que les figures de rebelles ne sont pas moins inquiétantes que les autocrates divins quand ils sont eux-mêmes des tyrans en puissance. Mais surtout, il prend les choses de plus haut et met en évidence une problématisation morale et métaphysique de la théologie politique plus qu'une contestation libertaire systématique de celle-ci. Une autre des qualités de ce travail est de prendre en compte les réflexions philosophiques sur le rapport avec le divin et les critères de reconnaissance de ce dernier — et notamment celles de Lucrèce, dont l'auteur montre bien la présence diffuse dans l'ensemble de la tradition épique latine — mais aussi les récupérations et distorsions dont elles sont l'objet : c'est avant tout le traitement poétique des références philosophiques que met en relief cette étude, et non leur influence directe sur les supposées « idées de l'auteur ». Dans cette perspective, les modes de présence d'un discours pseudo-épicurien chez certaines figures d'impies sont particulièrement bien étudiées. La méthodologie de cette approche réside aussi dans un usage de l'allusivité intertextuelle suivant la pratique italo-anglo-saxonne, en recherchant la « trace du modèle » (pour reprendre une expression d'A. Barchiesi), c'est-à-dire la façon dont la présence latente et allusive d'un hypotexte peut influer sur l'interprétation de l'hypertexte. Une démarche, il est vrai, délicate et sujette à des risques de surinterprétation arbitraire, mais que Pr. Chaudhuri exploite avec finesse et sans outrepasser, la plupart du temps, la limite du vraisemblable.

Le plan suivi est globalement diachronique, dans la mesure où il vise à mettre en évidence une gradation dans la mise en scène des figures théomachiques au gré du développement du culte impérial, mouvement dont la figure du Capanée de Stace est à la fois le point d'orgue et le point d'aboutissement ; d'où une approche volontiers téléologique en fonction de ce point de mire. C'est pourquoi le premier chapitre, centré sur l'épopée et la tragédie grecque, vise à la fois à pointer les éléments archétypaux du motif théomachique que vont recycler les Latins, mais aussi à souligner la distance incommensurable qui les sépare des Grecs quant à l'extension et à l'intensité données à ce thème. L'auteur s'intéresse ensuite, dans le deuxième chapitre, aux origines romaines du thème théomachique, à la fois dans le domaine philosophique, avec Lucrèce, et épiques, avec Virgile, à travers notamment la figure de Mézence, « théomaque manqué ». Il passe ensuite à Ovide, pour étudier tous les épisodes où est mise à l'épreuve, dans un esprit de mise en doute sceptique ou de défi teinté de rivalité, la nature du divin ainsi que les critères de sa reconnaissance (Lycaon, Sémélé, Penthée, Niobé, Arachné, Acheloüs et Hercule — mythe où la frontière entre le dieu et son théomaque est spécialement floue — et, finalement, assassinat de César), avant de finir sur la figure ambiguë du poète, à la fois analogique et rivale de celle du Prince. Cette ambiguïté du rapport entre théomachie et déification (avec une figure de théomaque appelé à accéder lui-même au statut divin) est au cœur du troisième chapitre, centré sur l'*Hercule Furieux* de Sénèque, où est notamment introduite la problématique du rapport entre théomachie et Sublime, que l'on retrouvera dans les chapitres suivants. Cette ambiguïté domine aussi le quatrième chapitre, consacré à Lucain, où est mis en évidence un double mouvement complémentaire de « désenchantement » vis-à-vis des dieux qui prend, avec la figure de César, une coloration théomachique et de « remystification », à travers la quasi-accession de ce dernier au statut divin : le théomaque impie devient une nouvelle divinité qui supplante les anciens dieux, mais Pompée et Caton viennent le concurrencer potentiellement dans ce statut. La cinquième partie aborde l'épopée flavienne et se singularise par son approche synchronique. Elle s'organise autour d'une étude de la potamomachie en tant que défi à la divinité (dont l'auteur montre bien l'intensification au gré de ses récritures, d'Homère à Stace en passant par Silius), et du personnage de Flaminius, que Pr. Chaudhuri étudie chez Silius dans ses rapports avec le Capanée de Stace

(moyennant un problème de chronologie relative que l'auteur a un peu tendance à minorer, parce qu'il n'est pas sûr que les chants III et X de la *Thébaïde* soient dans le même rapport chronologique vis-à-vis du chant V des *Punica* ; il faudrait affiner l'analyse sur ce point). S'ensuit, dans le chapitre sixième, l'étude du personnage d'Hannibal en tant que théomaque dans les *Punica*, avant l'étude très attendue du Capanée de Stace au septième chapitre, qui est le sommet de l'ouvrage. On peut certes ne pas adhérer à toutes les suggestions de l'auteur, qui tend tout de même, malgré les nuances dont il enrobe son propos, vers une visée de critique du Principat, sans doute plus douteuse dans le cas de Stace que de Lucain, et qui, surtout, n'est pas la seule interprétation possible de ce « grand remplacement » des dieux par les héros humains que l'on observe à la fin de la *Thébaïde* (voir par exemple l'interprétation « pro-impériale » de ce mouvement chez F. Bessone). Mais la richesse des analyses de Pr. Chaudhuri, on l'a dit, font que son étude ne se réduit pas à une énième resucée des théories harvardiennes, même si son huitième et dernier chapitre a tendance à « enfoncer le clou » de l'interprétation politique en mettant un peu dans le même sac (ce qui est le principal reproche qu'on peut lui faire) tous les auteurs étudiés en amont, dans une impression de continuité qui est sans doute en partie trompeuse. Quant à l'épilogue, c'est moins une conclusion récapitulative qu'un intéressant élargissement sur la postérité du motif théomachique dans l'Europe de la Renaissance. La bibliographie est étoffée et bien à jour (ce qui est habituel dans les thèses anglo-saxonnes) et ne fait pas l'impasse sur la recherche française (ce qui l'est moins). Les deux index (*locorum* et général) sont précieux.

Ce compte-rendu un peu cursif ne rend que très imparfaitement justice à un ouvrage foisonnant et d'une subtilité parfois sujette à caution, mais où fourmillent les rapprochements suggestifs, les analyses pénétrantes et les perspectives interprétatives intéressantes. Un ouvrage important par conséquent, qui vient prendre place aux côtés des travaux de Ph. Hardie et D. Feeney parmi les études anglo-saxonnes récentes de haut niveau sur la tradition épique latine.

François Ripoll.

Marcos Carmignani, Luca Graverini & Benjamin Todd Lee (dir.), *Collected Studies on the Roman Novel / Ensayos sobre la novela romana* (Collection « Ordia Prima », n° 7) : Córdoba (Argentine), Editorial Brujas, 2013, 312 pages.

C'est sous l'égide d'*Ordia Prima*, qui est une revue argentine consacrée aux études antiques et médiévales, que paraît le présent recueil, regroupant treize articles dont le sujet commun est le roman latin, c'est-à-dire non seulement les *Satyrica* de Pétrone et l'*Asinus aureus* d'Apulée, mais aussi la désormais inévitable *Historia Apollonii regis Tyri*, ce résumé latin tardif d'un récit grec anonyme, qui fut un « best-seller » avant la lettre durant tout le Moyen Âge mais n'a pas grand-chose à voir, en vérité, avec les véritables romans latins et appartient plutôt au genre du conte. La genèse de ce recueil est expliquée par les trois éditeurs dans une Introduction de quatre pages, où, après avoir souligné que le genre romanesque a enfin cessé d'occuper ce qu'ils appellent non sans exagération « une position marginale dans le champ des études classiques » et que son importance ne cesse de croître dans les recherches concernant les littératures grecque et latine, ils indiquent que c'est ce fait qui a incité le conseil éditorial de la revue a choisir ce thème pour « contribuer à l'internationalisation des études classiques en Argentine et en Amérique du Sud ».

Le présent volume se veut donc « un exemple fructueux de collaboration entre les enseignants-chercheurs (*los estudiosos*) sud-américains, nord-américains et

européens », mais ne s'en caractérise pas moins par un certain déséquilibre entre les diverses nations représentées. C'est ainsi que, parmi les treize contributeurs à ce travail collectif, on compte un seul universitaire sud-américain (argentin en l'occurrence), Marcos Carmignani lui-même, un Britannique, un Allemand, cinq Nord-Américains (plus exactement États-Uniens) et cinq Italiens, les autres pays, tant américains qu'européens, brillant par leur absence, faute sans doute de spécialistes du roman antique (à cet égard, on peut d'ailleurs se demander pourquoi l'italien, quantitativement deuxième langue du recueil, n'a pas été retenu pour le titre aux côtés de l'espagnol et de l'anglais). Par ailleurs, les éditeurs insistent sur le fait que, loin d'imposer aux auteurs une approche plus ou moins précise des trois œuvres, ils ont tenu à leur laisser une liberté absolue et se sont bornés à exercer un contrôle éditorial minimal, portant uniquement sur les titres des articles. Il en résulte évidemment que, comme souvent, d'ailleurs, les Actes de colloques à la thématique trop vague, le recueil se caractérise par un certain manque d'unité, compensé tout de même par le fait que la notion d'intertextualité sous-tend la plupart des études présentées ici, où sont pris en compte soit les textes antérieurs au IIe siècle qui trouvent un écho dans l'un ou l'autre des trois romans, soit les œuvres postérieures, voire modernes, dans lesquelles ce sont eux qui trouvent une résonance L'ensemble se caractérise donc par une modernité de bon aloi, et les problématiques abordées témoignent d'une approche originale qui, s'agissant notamment de Pétrone et d'Apulée, renouvelle utilement notre perception du roman latin, comme on pourra s'en convaincre par le seul énoncé des titres donnés à ces treize contributions.

À Pétrone sont consacrées six études :

- Marcos Carmignani, « La apropriación de una leyenda : *Sat.* 9, 1-5 y su relación con Tito Livio y la elegia ovidiana de *Fasti* »

- Marco Fuecchi, « Il *Bellum civile* di Petronio : epica e anti-epica »

- Gareth Schmeling, « Size matters : it is the little things that count in the *Satyrica* of Petronius »

- Niall W. Slater, « *The Master and Margarita* : figuring authority in Petronius's *Satyrica* »

- Giulio Vannini, « La *Matrona di Efeso* di Petronio e le altre versioni antiche dell'aneddoto »

- Aldo Setaioli, « El uso de la cita poética en Petronio y en los demás novelistas antiguos »

Cinq études portent sur Apulée :

- Luca Graverini, « Come si deve leggere un romanzo : narratori, personnagi e lettori nelle *Metamorfosi* di Apuleio »

- Stephen Harrison, « Heroic Traces : Theseus and Hercules in Apuleius' *Metamorphoses* »

- Lara Nicolini, « Uno sguardo ecfrastico sulla realtà : modi dell'influenza ovidiana in Apuleio »

- Wytse Keulen, « Apuleius and Gellius on the "Controversial" Chaldeans : prophecy and self-fashioning in Antonine prose narrative »

- Benjamin Todd Lee, « Apuleius, Proust and Machado de Assis on writing (and reading) the novel »

L'*Historia Apollonii* fait l'objet de deux articles :

- Silvia Montiglio, « "Thou Shalt not Lie" : truthfulness and autobiography in the *Historia Apollonii regis Tyri* »

- David Konstan, « The "Hansel and Gretel" effect in *Apollonius King of Tyre* ».

L'ensemble est suivi par les *abstracts* des articles, classés par ordre alphabétique des auteurs, suivis, selon le même ordre, par la présentation de ceux-ci et de leurs publications, précédant une bibliographie dite « générale », mais dont il est aisé

de constater qu'elle est constituée de la réunion des bibliographies particulières de chaque article, et que suivent un *index locorum* et un *general index*. Au total, on a là une contribution tout à fait honorable à l'étude du genre romanesque antique.

René Martin.

Yvan Nadeau, *Dog Bites Caesar ! A Reading of Juvenal's* Satire 5 *(with Horace's Satires I. 5 ; II. 5 ; II. 6 ; Epistles I. 1 ; I. 16 ; I. 17)* : Bruxelles, Latomus, 2013, 100 pages.

Dans le cadre d'une introduction succincte, l'auteur présente de manière abrupte le projet de lecture qui doit structurer cette courte monographie. Comme le suggère le titre lui-même, il s'agit d'éclairer la satire V de Juvénal à la lumière de certains poèmes horatiens, mais aussi à celle de l'*Énéide* et de Suétone. À la faveur de ces rapprochements, Nadeau entend montrer que le satiriste y tourne en dérision les rapports, fondés sur l'*amicitia*, qu'Horace entretient avec Auguste. L'hypothèse de railleries implicites visant le poète et le souverain est étonnamment peu justifiée.

Après l'introduction, la démonstration se déploie en dix sections, de longueur inégale ; quatre d'entre elles sont consacrées à un passage précis de la satire V de Juvénal, les six autres, à une satire ou une épître d'Horace. Les vers liminaires de la pièce juvénalienne, posant le thème de la relation entre client et patron au moyen d'une allusion à la table d'Auguste, invitent Nadeau à tisser des liens intertextuels avec les épîtres I, 1 et I, 17, ainsi qu'avec les satires I, 5 et II, 5 d'Horace. Ces connexions amènent l'auteur à considérer que la *persona* de Juvénal, adoptant la posture du cynique, raille les comportements observables à la table d'Auguste — tels qu'ils apparaissent du moins chez Horace — derrière ceux qu'il stigmatise lorsqu'il décrit le banquet donné par le riche Virron.

L'analyse se porte ensuite sur la fin de la satire V, où les sollicitations alimentaires du client sont comparées à une comédie ou encore à un mime dont se délecte le patron. En vertu d'une mise en parallèle avec une épigramme de Martial au sein de laquelle est implicitement évoquée, d'après l'auteur, une pratique sexuelle orale au cours d'un dîner, Nadeau affirme que ces vers finaux font écho à des humiliations sexuelles auxquelles il était possible d'assister dans le cadre de certains banquets. Il s'évertue alors, de nouveau, à faire émerger des connexions avec la cour d'Auguste. Afin d'étayer sa lecture, il puise dans l'épître I, 16 d'Horace un lien intertextuel fondé sur la proximité de la formule *perferre patique indignum* avec la suivante, que l'on trouve dans le texte juvénalien : *omnia ferre*. À l'issue d'une démonstration, selon nous peu convaincante, il conclut que le poète augustéen est implicitement dépeint par Juvénal comme un courtisan prêt à tout, y compris aux pires bassesses sexuelles, pour le bon plaisir du prince. C'est ensuite à la satire II, 6 que se consacre l'analyse, toujours dans le but de montrer qu'au sein de la satire V, Horace est la cible cachée d'invectives juvénaliennes. Dans le poème horatien, l'ami de Mécène se dit tiraillé entre son désir de liberté, assouvi lorsqu'il se retire à la campagne, et l'*officium* auquel le lient les prodigalités de son bienfaiteur. Si l'on en croit Nadeau, Juvénal fait de la subtile *persona* horatienne un vil flagorneur, affligeant de servilité.

Les dernières pages sont dévolues aux v. 132-145 de la satire V, où il est question de la chasse à l'héritage. Le passage est logiquement mis en relation avec la satire II, 5 d'Horace, qui met en scène Ulysse demandant conseil à Tirésias afin de recouvrer son patrimoine à Ithaque. Mais Nadeau ne tire aucun parti de ce rapprochement pour l'hypothèse de lecture qui sous-tend son propos, et préfère s'appuyer, notamment, sur la *Vie d'Auguste* de Suétone. Il y perçoit un écho frappant entre le personnage

de Virron, attendri par les enfants illégitimes du captateur de testaments chez Juvénal, et l'inclination d'Auguste, telle que la rapporte le biographe, à jouer parmi les enfants. Là non plus, on ne voit pas bien en quoi le parallèle sert la démonstration d'ensemble.

En définitive, les échos perçus entre Horace et Juvénal au sein de cette étude auraient pu s'avérer féconds s'ils s'étaient inscrits dans une démarche analytique fondée sur une argumentation solide. Or Nadeau se contente souvent d'effleurer les passages et les représentations qu'il compare, sans prendre la peine de les replacer dans le cadre discursif qu'il a très sommairement tracé en introduction. Ainsi, plusieurs comparaisons tournent court, ce qui a tendance à frustrer le lecteur. Ce dernier pourra également s'agacer de la répétition de sous-titres à l'intérieur d'une même partie sans que l'on puisse en saisir objectivement la raison, ou encore d'erreurs dans la numérotation des vers lorsque sont appréhendés des extraits d'Horace et de Juvénal.

Robin Glinatsis.

Florence Garambois-Vasquez & Daniel Vallat (dir.), *Le lierre et la statue. La nature et son espace littéraire dans l'épigramme gréco-latine tardive* (Collection « Mémoires du Centre Jean Palerne », n° 37) : Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2013, 314 pages.

Ce volume contient les Actes d'un colloque qui s'est tenu à Saint-Étienne et à Lyon les 7 et 8 novembre 2011 et qui avait pour thème « La nature dans l'épigramme gréco-latine tardive ». Y sont rassemblées, à propos d'un genre littéraire qui connaît dans l'Antiquité tardive un véritable renouveau et retrouve la richesse et la diversité qui avaient été les siennes jusqu'à Martial, treize communications, réparties en quatre chapitres ayant pour titres « Ausone et la négation épigrammatique de la nature » ; — « Natures romaines sous domination barbare » ; — « Le christianisme et la nature selon l'épigramme » ; — « La nature dans l'épigramme byzantine ». Quant au thème précis, il a été retenu en raison du paradoxe (au moins apparent) que constitue la confrontation d'un genre littéraire « fondamentalement urbain » (qualificatif que l'on pourrait évidemment contester) à la notion de nature.

Dans la première partie, portant sur le premier siècle de l'Antiquité tardive, dont il « ouvre la longue période », et consacré, comme son titre l'indique, au seul Ausone (on peut regretter que son quasi-contemporain Claudien n'ait pas fait l'objet d'une étude spécifique), Benjamin Goldlust prend pour objet de ses réflexions « Soumission, travestissement et contrefaçon de la nature dans les *Épigrammes* d'Ausone », et Florence Garambois réfléchit sur le thème « Nature refusée, nature rejetée, nature abolie » dans les mêmes textes.

Dans la deuxième, dévolue à la période qui voit la dislocation de l'Empire romain, mais aussi la forte résistance culturelle des milieux érudits, ayant pour corollaire la renaissance du genre épigrammatique qui devient alors, notamment dans ce qu'on peut appeler « l'époque vandale », l'une des principales productions littéraires, Étienne Wolff étudie « la nature dans les épigrammes de l'*Anthologie latine* d'époque vandale ». — Marie-France Guipponi-Gineste présente, « entre nature et culture, le zoo épigrammatique de Luxorius ». — Daniel Vallat analyse, « entre érotisme, symbolisme et poétique des ruines, les ecphrasis de Vénus » dans la même anthologie (20, 34, 356 R). — Lavinia Galli Milić nous fait découvrir, dans les environs de Carthage et à travers cinq épigrammes attribuées au *uir clarissimus* Félix, « les thermes d'*Alianae* ou la nature apprivoisée *ad maiorem Thrasamundi*

gloriam ». — Annick Stoehr-Monjou analyse « la poétique de Dracontius dans le *De mensibus* », où le poète se propose de « célébrer la nature dans une épigramme miniature du monde ». — Enfin Céline Urlacher-Becht se penche sur « les jeux érudits inspirés à Ennode de Pavie par la source d'Apone » (située dans le voisinage de Padoue).

Le troisième chapitre abandonne la perspective chronologique des deux précédents, à laquelle il substitue une approche idéologique et religieuse, qui confronte, à travers le genre épigrammatique, le christianisme à la nature : la religion désormais dominante tend à évacuer la topique, à ses yeux trop liée à la culture païenne. Aline Canellis prend pour thème « la nature dans le *Symposium duodecim sapientium* », inclus dans l'*Anthologie latine* mais aujourd'hui considéré comme une œuvre de jeunesse de Lactance. — Michele Cutino scrute la « représentation de la nature violée par le péché dans l'épigramme chrétienne de Prosper d'Aquitaine ». — Et Nicole Hecquet-Noti, sous le titre « Le temple de Dieu ou la nature symbolisée », procède à une lecture de « la dédicace de la cathédrale de Lyon par Sidoine Apollinaire (*Epist*., 2, 10) ».

Avec le quatrième chapitre, nous quittons le domaine latin pour l'empire byzantin, opérant ainsi, comme le soulignent les éditeurs, un véritable retour aux sources, puisque c'est en Grèce qu'est née l'épigramme, qui y connaît aux Ve et VIe siècles de notre ère une résurgence parallèle à celle de l'épigramme latine. Gianfranco Agosti étudie « le immagine bucoliche nell'epigramma greco tardoantico ». — Claudia Greco , sous l'intitulé « L'art qui force la nature », nous fait assister à « la création d'un paysage littéraire dans l'épigramme grecque des Ve et VIe siècles ». — Et il revient à Andreas Rhoby de clore ce recueil en faisant un saut dans le temps jusqu'au XIVe siècle avec une communication intitulée « Metaphors of nature in the poetry of Manuel Philes », ce qui conduit évidemment à regretter que l'épigramme byzantine, dont la durée de vie a été de près de dix siècles, ne soit ici représentée que par trois articles sur treize.

Le recenseur a eu la satisfaction de constater que, contrairement à trop d'Actes de colloques, ceux-ci s'achèvent sur une authentique conclusion d'ensemble, insistant sur un point fondamental qui ressort très clairement de l'ensemble des contributions, à savoir que, « à travers des époques de bouleversements, d'effondrements et (parfois) de renouveau », l'épigramme a été, pour ce que nous appellerions le public cultivé, « un moyen relativement aisé de garder le contact avec la culture gréco-romaine », que les épigrammatistes ont su, envers et contre tout, maintenir en vie en accomplissant « un acte de résistance aux bouleversements historiques ». Mais un second point qui se dégage de ces études est l'instrumentalisation de la nature, qui « prend le plus souvent valeur de symbole, avec une portée métaphorique récurrente ».

Ce volume, qui s'achève sur une Bibliographie générale de 26 pages suivie d'un *Index nominum et locorum*, ne mérite guère que des éloges. Tout au plus peut-on regretter d'une part qu'il ne comporte aucun résumé des articles, d'autre part que les Universités d'affectation des contributeurs, qui ne sont pas tous aussi connus du recenseur que Benjamin Goldlust ou Étienne Wolff et dont la plupart n'appartiennent pas à la Société des Études Latines, ne soient nulle part mentionnées. Mais ces « Mémoires » ont la même qualité que les publications antérieures de l'excellent Centre Jean Palerne et pourraient utilement servir de modèle à tous les collègues désireux d'éditer les Actes de leurs colloques.

René Martin.

Pierre Laurens, *Histoire critique de la littérature latine. De Virgile à Huysmans* : Paris, Les Belles Lettres, 2014, 652 pages.

Les études latines se portent bien ! L'année même où voient le jour, chez Brepols, le premier volume de la *Nouvelle histoire de la littérature latine*, traduction française du *Handbuch der lateinischen Literatur der Antike* (destinée à remplacer la *Geschichte der römischen Literatur* de Schanz-Hosius-Krüger), et, chez Peeters, en traduction française également, les deux tomes de l'*Histoire de la littérature latine* de Michael von Albrecht, voici que paraît aux Belles Lettres, dans une très belle édition reliée, sous la signature de Pierre Laurens, un ouvrage de plus de 600 pages ayant pour titre *Histoire critique de la littérature latine*. Une « Histoire » de plus, donc ? Nullement, car le mot important de ce titre, c'est bien entendu « critique » : ce que P. Laurens présente dans ce livre très original, c'est la littérature latine non pas telle qu'elle s'est historiquement constituée durant l'Antiquité, entre le IIIe siècle av. J.-C. et le VIIe siècle après, mais telle qu'elle a été, par étapes successives, tout d'abord retrouvée, puis reconstituée ou reconstruite tout au long des siècles postérieurs, au cours desquels l'image que l'on s'en faisait n'a cessé d'évoluer et de se modifier au fur et à mesure que les textes qui en forment aujourd'hui le corpus étaient édités, traduits, commentés et interprétés par les générations successives de philologues et de lecteurs. On serait, dès lors, tenté de donner à cet ouvrage un sous-titre qui pourrait être « Les métamorphoses », ou encore « Les aventures » de cette littérature, tant il est vrai que nous y voyons chacun des écrivains et chacune des œuvres qui la constituent subir, d'âge en âge, des mutations successives qui en modifient parfois radicalement le visage ou le sens, voire la place sur l'échelle des valeurs. C'est donc à une magnifique « randonnée » (le mot est de lui) à travers plusieurs siècles de « lectures », parfois conflictuelles, des lettres latines que P. Laurens nous convie dans ces pages d'une érudition confondante et d'une écriture brillante, qui pourrait être celle d'un grand romancier. De fait, ce livre se lit comme un véritable roman d'aventures, riche en péripéties et rebondissements, dont les personnages foisonnants sont, bien entendu, les écrivains latins grands ou petits, illustres ou obscurs, mais aussi la foule de tous ceux qui, philologues ou écrivains eux-mêmes, de Loup de Ferrières à nos contemporains, en passant par Politien, Juste Lipse, Scaliger, Dante, Pétrarque, Érasme, Heinsius, Nisard et tant d'autres (plus de 500 au total !), ont permis à la littérature latine non seulement de survivre, mais de vivre au sens plein du terme, en un constant renouvellement. P. Laurens a tout lu, ou presque, de ce qui s'est écrit sur l'ensemble de la littérature latine, il connaît sur le bout du doigt les innombrables controverses qu'elle a suscitées tant chez les latinistes de métier que, parfois, dans le public cultivé et dont il dégage les enjeux avec autant de clarté que de virtuosité.

Se posait évidemment le problème de la structuration d'une matière aussi vaste. S'agissant de présenter une littérature, quelle qu'elle soit, trois options s'offrent à celui qui se lance dans cette entreprise : l'une est de suivre simplement l'ordre alphabétique des auteurs, comme dans le *Dictionnaire de la littérature latine* jadis publié par Raymond Chevallier, une autre de s'en tenir à une présentation diachronique, celle d'une *Histoire* de cette littérature, comme l'ont fait Jean Bayet ou, plus près de nous, Jean-Claude Fredouille et Hubert Zehnacker, la troisième d'adopter un point de vue générique, donc partiellement synchronique, comme nous l'avons tenté avec Jacques Gaillard dans nos *Genres littéraires à Rome*. P. Laurens semble avoir un peu hésité entre les deux dernières, et a finalement choisi une solution qui les combine en quelque sorte — ce qui n'est pas sans présenter quelques inconvénients, mais ni plus ni moins que les autres formules. Il a en effet regroupé dans une première partie, en raison tout à la fois de la polyvalence et de l'importance culturelle

de leur œuvre, les quatre auteurs majeurs que sont (dans cet ordre un peu étonnant) Virgile, Cicéron, Horace et Ovide — auxquels, pour les mêmes raisons, nous aurions volontiers adjoint Sénèque. Une deuxième partie, que l'on peut juger trop vaste, est consacrée aux « Genres de la prose et de la poésie » (n'aurait-il pas mieux valu répartir prose et poésie en deux ensembles différents ?) et réunit par conséquent la quasi-totalité des autres écrivains, répartis en six chapitres respectivement intitulés : « L'histoire », « La philosophie », « La poésie dramatique », « Le roman », « La poésie » (non moins de 17 sous-chapitres !), « Épistoliers, orateurs et théorie de l'éloquence ». La troisième partie porte sur « La littérature technique et érudite » (catalogue un peu fourre-tout où l'on rencontre à la fois, entre autres, Vitruve, Aulu-Gelle, Caton, Isidore de Séville et 17 grammairiens !). Enfin, la quatrième partie est consacrée aux « Fragments de littérature » (31 sous-chapitres qui recouvrent partiellement ce qu'Henri Bardon avait appelé *La littérature latine inconnue*, et où sont placés, entre autres, tous les écrivains et textes fondateurs, de sorte que les débuts des lettres latines, indispensables pour en comprendre la suite, n'apparaissent paradoxalement qu'en fin de volume. On a donc là un panorama à peu près complet de toute la littérature latine, non chrétienne bien entendu, même si l'on y rencontre, pour la partie profane de leur œuvre, Sidoine Apollinaire, Cassiodore, Isidore de Séville et même saint Jérôme, présent en tant que chronologiste (mais d'autres auteurs du VI^e^ siècle, tels que Maximien, Corippe ou encore les deux Paulin, de Béziers et de Pella, auraient dès lors pu être pris en compte — ceci est un détail).

La complexité de cette structuration conduit inévitablement le recenseur à formuler quelques interrogations (qui ne sont nullement des critiques, encore moins des reproches). S'agissant, par exemple, d'Ausone, qui est à cet égard un bon marqueur, pourquoi ses *Épîtres* sont-elles évoquées en une seule ligne dans les deux pages qui lui sont consacrées, au lieu de figurer dans le sous-chapitre sur les épistoliers ? Pourquoi ses *Épigrammes* le sont-elles en quatre lignes à peine et sont-elles absentes du sous-chapitre sur l'épigramme, alors que son quasi-contemporain Claudien n'occupe pas moins de six pages, aux côtés de Lucain et des poètes épiques flaviens dans celui sur « l'épopée après Virgile » ? À quoi, en revanche, son *Cento nuptialis*, qui n'a rien de fragmentaire, doit-il de figurer en bonne place dans l'un des sous-chapitres de la partie « Fragments de littérature » ? Pourquoi le *Querolus*, qui est un texte de théâtre, se trouve-t-il rangé parmi les « *poèmes* latins mineurs » plutôt qu'avec les textes dramatiques ? Pourquoi le très beau poème de Columelle sur les jardins (*De hortis*), qui constitue son livre X et se veut un complément des *Géorgiques*, et celui de Palladius sur la greffe (*De insitione*), qui constitue son livre XIV, ne sont-ils, sauf erreur, nulle part pris en compte ? Pourquoi les *Amores* d'Ovide n'apparaissent-il pas (même si Ovide bénéficie, on l'a vu, d'un traitement spécial) dans le sous-chapitre sur la poésie élégiaque ? À ces questions et à quelques autres, P. Laurens n'aurait certainement aucune peine à répondre, et elles ne sont ici posées que par acquit de conscience.

L'ouvrage, après un Épilogue où l'auteur, posant la question « Pourquoi lire les classiques latins ?» lui apporte plusieurs réponses dont la principale est qu'ils « nous apprennent à lire les autres classiques », s'achève sur quatre Appendices : la liste des *editiones principes* ; celle des principaux commentaires (ne concernant qu'un échantillon réduit d'auteurs), visant à « donner une idée de la continuité ininterrompue du travail d'interprétation » ; un « petit aperçu » d'histoire de la traduction, où sont donnés des « extraits de publications qui ont fait date », reposant sur des choix évidemment très subjectifs, avec lesquels on peut, non moins évidemment, être ou non d'accord ; une Chronologie, à la fois événementielle et littéraire, qui va de la fondation de Rome à la mort de Cassiodore en 580. À quoi s'ajoutent trois copieux *indices* : auteurs antiques et médiévaux, auteurs antérieurs au XX^e^ siècle, auteurs des

XX^e^ et XXI^e^ siècles, qui n'occupent pas moins de 20 pages sur deux colonnes, à raison de 110 noms par page, soit un total de 2200 noms, qui donne une idée de l'extraordinaire *ardor eruditionis* qui a poussé P. Laurens à écrire ce livre à proprement parler monumental.

Naturellement, dans un ouvrage d'une telle ampleur, il est inévitable que subsistent quelques menues scories, que l'admiration qu'il suscite n'interdit pas de relever : p. 10, où il est question de la transmission des textes , « conjoncture » doit être bien sûr corrigé en « conjecture » ; p. 54, « Eustochius » doit l'être en « Eustochium », nom d'une disciple et destinataire de plusieurs lettres *ad Eustochium* de saint Jérôme ; p. 240, on lira « licencieux » au lieu de « licentieux » ; p. 242, on substituera à *picari* le pluriel espagnol *picaros*. À cela s'ajoute un amusant problème de critique textuelle : qui peut bien être le mystérieux « Ph. Guinard », qui apparaît p. 469, en qualité de coauteur dans la CUF (avec l'auteur de la présente recension) du t. II de Palladius, et que l'on retrouve dans l'index p. 642, avec cette fois son prénom complet de « Philippe » ? S'agirait-il (conjecture « économique » !) de Ch. Guittard ? Eh bien non : la bonne leçon est « Ch(arles) Guiraud » — conjecture sûre, même si le mécanisme de la faute n'est pas évident !

Ce ne sont là, bien sûr, que d'infimes taquineries. L'ouvrage que nous offre P. Laurens est un chef-d'œuvre de science, d'intelligence et de talent. C'est un grand livre, dont c'est un honneur que d'avoir rendu compte.

René Martin.

Philosophie

Patrick Voisin, *Ecolω. Écologie et environnement en Grèce et à Rome* (Collection « Signets ») : Paris, Les Belles Lettres, 2014, 280 pages.

Le mot « écologie » est récent, et cette notion moderne, si importante dans nos sociétés actuelles, ne correspondait à aucun terme précis, ni en grec ni en latin. Mais cela ne veut pas dire que la constatation des effets de pollution ou d'épuisement des ressources, ou la volonté inverse de préservation d'un équilibre de la nature, qui sont au cœur de l'engagement de nombre de nos contemporains, étaient inexistantes dans l'Antiquité. Dans ce petit livre précédé d'un dialogue avec Brice Lalonde, Patrick Voisin a réuni une ample moisson de textes, tant grecs que latins, s'étageant entre Homère et Claudien, qui nous mettent en présence de préoccupations qu'on peut déjà qualifier d'écologiques — ainsi, lorsque Lucrèce nous fait voir les effets dévastateurs des incendies provoqués par les hommes pour acquérir de nouvelles terres agricoles, dans le cadre de chasses ou d'opérations militaires, ainsi encore quand Pline l'Ancien dénonce la surexploitation minière dans certaines régions. Les textes sont donnés en traduction, comme il est normal dans un collection destinée à un public non spécialisé, mais le lecteur est invité, par l'indication des éditions de textes utilisées, à poursuivre sa lecture des auteurs anciens ; une brève notice permet d'ailleurs à ceux qui ne les connaîtraient pas de les situer. Après une introduction qui pose le problème (« Peut-on parler d'écologie, d'écosystème ou encore d'environnement à propos de l'Antiquité ? »), Patrick Voisin ne se contente pas de la démonstration, attendue mais un peu facile, que les Anciens étaient déjà